This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

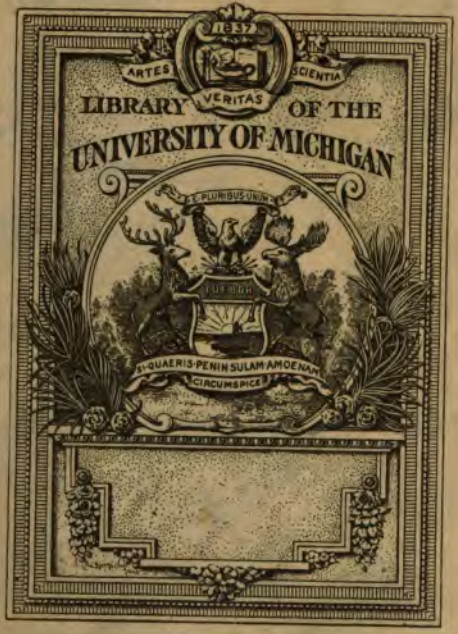
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 936,501


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
C9970
M2
Q3

LE CYRANO DE L'HISTOIRE

SOUS PRESSE :

LE SERVAGE MILITAIRE, étude sociale.

APPASSIONNATO, roman.

JOURNAL D'UN BOURGEOIS SENSUEL, roman.

CYRANO de BERGERAC
Auteur et Poete francois, Gentilhomme
né en Gascogne il mourut à
Paris en 1655 âgé de 35 ans
Desrochers
fecit
Telle est la vive resemblance
Du vray favory de Pallas,
Sa valeur le guidoit au milieu des combats,
Et dans le cabinet il avoit sa Science

ÉMILE MAGNE

Le Cyrano de l'Histoire

LES ERREURS DE DOCUMENTATION DE « CYRANO DE BERGERAC »

QUATRE PORTRAITS INÉDITS DE CYRANO

Deuxième édition

PARIS
DUJARRIC & Cie, ÉDITEURS
50, rue des Saints-Pères, 50

1903

Je dédie cette étude à mon Ami d'outre-tombe, J.-B. Poquelin-Molière. Il dort en pleine béatitude aux côtés de Cyrano. Leurs vies comportèrent de grandes analogies. La souffrance de l'un, la misère de l'autre me les font, malgré leur dissemblance de génie, également admirer. Les Hommes devraient être, à leur exemple, bons et nobles pour que l'Amitié ne désertât pas la Terre.

PRÉFACE

Entre les vivants et les morts s'établissent des affinités. Tel homme, jadis célèbre, dont quelques écrits demeurent, nous séduit par la tournure spéciale de sa pensée ou la contexture particulière de son style. A travers l'œuvre, devenue familière, nous évoquons l'auteur. De ses qualités et de ses défauts, nous connaissons ce qu'il lui plut de nous révéler en quelques phrases rapides ou ce que ses contemporains consignèrent parmi de puérils racontars. Notre sympathie, née de notre admiration, entrevoit, derrière les lignes manuscrites, la figure pâle émergée du tombeau. Et cette sympathie outrepassant bientôt cette admiration, nous entretenons des correspondances avec

253022

l'âme qui, dit-on, survit aux séparations mystérieuses de la mort.

Ainsi m'étais-je livré à la séduction intellectuelle de l'ancien Cyrano. Son esprit et son cœur furent pénétrés par mon ardente investigation. Il surgit de son siècle avec sa grandeur incomprise et sa noblesse méconnue.

Je fixai ses yeux où se réfléchissait le feu intérieur de son âme. Si je m'intéressai quelque temps à ses luttes de dur soldat et à ses estocades de spadassin émérite, je m'attachai davantage à la formation de son tempérament littéraire. Je fréquentai l'école de Gassendi qui façonnait, selon ses conceptions libertaires, les jeunes intelligences soumises à sa méthode. Devant moi se développa la pensée d'un Cyrano ouvert aux doctrines nouvelles, menant de concert la littérature et la science, toujours vibrant, insurgé, original, magnifique !

Je suivis la gradation de ses sentiments. A la violence, à la cruauté même il opposait une générosité et une pitié sans limites. Il ne

pouvait adopter les sentiments intermédiaires. En amour comme en amitié il n'admettait que la franchise. Il était l'antithèse vivante de son époque éperdue de courtisannerie et de bassesse.

Peut-être parce que la vie lui fut mauvaise, cette vie qu'il dispensa en actions démentes à force d'être sublimes, il regardait vers l'au delà, il précédait le Temps. Et ainsi puis-je écrire sans crainte d'être démenti qu'il fut un précurseur. Il traça sur le papier la théorie rudimentaire des ballons. Tour à tour, avec le XVII*e siècle, épigrammatiste, précieux, burlesque, moraliste, il fut, avant le* XVIII*e, pamphlétaire, encyclopédiste, philosophe,* NATURISTE.

Naturiste! Ce mot me tient à cœur, personne ne daignant comprendre parmi les rares naturistes du XVII*e siècle celui qui le fut de toute son âme émerveillée. Comparerait-on le naturisme bourgeois de Boileau, le naturisme inconscient de Lafontaine, le naturisme mignard de M*me *de Sévigné à son artiste naturisme? Quel*

homme eut une compréhension plus élevée des splendeurs terrestres ? Quel homme, avec plus d'éloquence, chanta la magnificence des arbres mirés dans l'eau, des forêts secouées par le vent, des soleils semeurs de gaieté et de germes ? Quel homme goûta mieux que lui la sérénité et le silence des fermes champêtres autour desquelles gravite la vie mouvementée des espèces domestiques ?

Oui, Cyrano fut un artiste, un artiste tourmenté et souffrant, une grande intelligence en friche que la fortune et quelques soins de la renommée eussent porté à la gloire. Tel qu'il est, aussi inconnu que le laisse l'indifférence humaine, il reste digne des vénérations éclectiques. Sa vie a été une grande frasque et sa mort une féroce malice du destin.

L'agonie commença pour lui avant le coup de bûche des Jésuites, le jour où, descendant de son piédestal d'indépendance, brisant ses ailes de poète, il porta servilement sa rapière et sa lyre au duc d'Arpajon. Le malheureux

gémit de se ravaler à grossir la clientèle des princes et de figer sur sa physionomie le sourire quémandeur de pensions et de gîtes. Rien dans ses œuvres ne laissa cependant percer sa souffrance. Acceptant ce que lui commandait d'accepter la misère, la fatigue et la maladie, il conserva en face de l'épreuve son sceptique enjouement. Ah! Quel enseignement le Grand Généreux *donne à la postérité qui, pour le mieux dédaigner, modela son jugement sur le jugement de ses contemporains imbéciles!...*

Je voudrais longuement développer ce sujet favori. Mais j'anticiperais sur les dissertations ultérieures. Ce préambule avait pour but de montrer combien j'étais prédisposé à aimer le Cyrano ressuscité sous l'inspiration de M. Edmond Rostand. Hélas! Quelle déception!... La Porte-Saint-Martin donnait asile à un inconsistant pastiche de mon héros, à une forme vague flottant dans un monde imprécis, à une sorte de matamore Castillan, parent de don César et du chevalier de la Manche.

M. Rostand l'avait considéré non à travers son œuvre, mais à travers les ridicules fresques de Gauthier ou de Lacroix. Abominablement modernisé, déguisé, grimé, il s'agitait, fantôche perfectionné, emmêlant quelques rares expressions de Somaize au patois discordant de la cité actuelle.

C'est donc pour sa réhabilitation que je fixe postérieurement les traits physiques et moraux du véritable Cyrano. On le verra évoluer en son milieu et accomplir les actes qui lui valurent une éphémère illustration. Ses dévouements, ses misères et ses folies, toutes les prouesses qui l'égalèrent aux paladins des chansons de geste, sont dévoilés avec le témoignage indubitable de l'histoire.

Mais, détruisant la légende venue du passé, il fallait, en même temps, détruire le nouveau mythe que le poète Rostand implantait dans la mémoire des hommes. C'est pourquoi s'imposa, au cours de mon commentaire, la critique de son poème héroï-comique.

Des passionnés et des sectaires affirmeront sans doute l'inutilité de cette critique. L'incommensurable succès de Cyrano de Bergerac, *diront-ils, démontre la supériorité de sa conception. Fadaise !... Ne sait-on pas que les succès sont dûs, souvent, au suffrage des médiocres ? La critique s'élève justement contre ce suffrage aveuglé. Elle est la favorite des esprits raffinés. Elle regit et tempère leur enthousiasme. Elle dirige avec clairvoyance leur admiration.*

Certes, la pièce de M. Rostand est excellente si l'excellence d'une pièce s'estime d'après l'emballement du public. Mais cet emballement, Cyrano lui-même n'en donne-t-il pas l'intrinsèque valeur dans ce passage de ses Etats et Empire du Soleil *:* « *Parmi les gens qui lurent mon livre, il se rencontra beaucoup d'ignorants qui le feuilletèrent. Pour contrefaire les esprits de grande volée, ils applaudirent comme les autres, jusqu'à battre des mains à chaque mot, de peur de se méprendre ; et tous*

joyeux s'écrièrent : qu'il est bon ! aux endroits qu'ils n'entendoient point... »

Cyrano de Bergerac, *c'est une séduction simultanée de la vue et de l'ouïe. C'est de la couleur et de l'harmonie. On y chercherait vainement autre chose. M. Rostand synthétisa, pour l'accomplissement de son hérésie historique, les procédés des peintres et des musiciens impressionistes.*

Son imagination chevaucha un donquichottesque dada et sa pièce fut, pour des causes ultérieurement élucidées, la triomphante manifestation de l'école imaginative au théâtre. Or l'imagination ne s'embarrasse pas des gloses historiques. Elle les dédaigne. Elle est comme quelque moderne mondaine à qui l'on offrirait les disgracieuses et lourdes parures du Moyen-Age. Elle s'émancipe de toute sujétion ; elle se libère de toute servitude. Elle a des ailes et embrasse le ciel.

Nous sommes cocardiers ; c'est un fait. Le panache et l'épée de Cyrano ; son air

frondeur et sa gouaillerie agressive devaient lui assurer un parti. Des énergumènes, sortis du théâtre, crièrent au chef d'œuvre. Catulle Mendès, gymnaste des mots, tambourinaire du Parnasse, et — par quelle circonstance imprévue ! — arbitre du goût artistique, Catulle Mendès lui même prodigua d'emphatiques dithyrambes au jeune aède, ne discernant pas que, dans un chef d'œuvre, l'imagination doit envelopper la vérité historique, à moins qu'elle ne demande à la vie ambiante une documentation multipliée.

Et depuis la représentation de sa pièce, M. Rostand, à l'exemple de Chasteaufort, personnage du Pédant Joué, *est devenu « le fils du Tonnerre, le frère aîné de la foudre, le cousin de l'Eclair, l'oncle du Tintamarre, le neveu de Caron, le gendre des Furies, le mari de la Parque, le Ruffien de la Mort ». Il plane, il règne dans l'éther. Les bouteilles de Cyrano, emplies de rosée, l'ont transporté vers le soleil dispensateur d'auréoles.*

Dans le recuillement béat de la foule, il m'a plu, comme l'aurait fait Bergerac, « d'estropier le silence » et de jeter un blâme. Et voici quelle étrange missive m'est adressée en réponse à ce blâme :

Monsieur,

L'Argus m'envoie cette découpure. J'ignore quelles sont les inexactitudes que vous relevez dans la suite de votre article. Soyez convaincu qu'il n'y a pas, dans Cyrano, un anachronisme que je ne connaisse parfaitement : je suis même ~~[illegible]~~, si complet que soit votre article, qu'il y en a un ou deux que je pourrais encore vous signaler. Mais il n'y en a pas tant que ça, et surtout il n'y en a guère d'aussi naïfs que ceux signalés par le paragraphe ci-joint. Vous êtes complètement dans l'erreur, encore que tout ce que vous affirmez soit très exact. Mais voilà ! le 1er Acte de Cyrano se passe en 1640. (Voyez la description du décor, 1re ligne.) Cette simple date fait tomber comme une série de capucins de cartes toutes les observations que je viens de lire, toutes sans exception, comme il vous est facile de le constater. Car nous sommes

à une reprise de la Gloire, qui ne se joua pas seulement en 1691. Vous avouerez que s'il est une chose qu'on peut supposer c'est que cette pièce fut reprise de temps en temps ? Or, ce n'est même pas une supposition, ce peut serait mon droit, — c'est exact.

Mais vous souhaitez que vous ayez été aussi détrait dans vos autres commentaires. Ceci est d'ailleurs, vous pensez bien, sans la moindre importance. Et je ne le relève que pour la drôlerie du fait. Car la couleur locale n'est nullement le résultat d'une mémoire exactitude, vous le savez aussi bien que moi. Cela prouve seulement qu'un poète ne met rien au hasard, et n'est inexact que lorsqu'il le veut. Et votre étude a eu d'ailleurs pour moi être très intéressante et très amusante, et vous avez mille fois bien fait de saisir un prétexte de prendre une si jolie érudition.

Bien sincèrement votre

Edmond Rostand

Voici la découpure de l'*Argus* à laquelle M. Rostand fait allusion. Elle a été détachée du numéro de l'*Aurore* du 11 juin dernier :

Très amusant, dans la *Revue de France*, l'article de M. Emile Magne, « la Documentation erronée de *Cyrano de Bergerac* ». Avec une rare érudition, l'auteur relève toutes les petites inexactitudes, tous les anachronismes commis par M. Rostand. Citons-en un. Le premier acte se passe à une représentation de la *Clorise*.

Tenez, dit un spectateur, *à la première du Cid j'étais là.*

La *Clorise* étant de 1631 et le *Cid* de 1636, si ce spectateur pouvait supposer que cinq ans plus tard serait joué au même théâtre l'inimitable chef-d'œuvre du grand Corneille, il devrait mettre sa phrase au futur et dire :

Tenez, à la première du Cid *je serai là.*

Tandis que ce spectateur prophète se perd dans la foule, un peu respectable bourgeois, qui mène son fils au milieu de la canaille du parterre, après l'avoir initié aux coutumes théâtrales, lui parle ainsi :

Vous verrez des acteurs très illustres...
Bellerose, l'Epy, la Beaupré, Jodelet...

Ce bourgeois me paraît fort mal instruit sur le mouvement théâtral de son époque. L'Epy et Jodelet n'était pas à l'Hôtel de Bourgogne en 1631. Ils faisaient partie de la troupe de Mondory, au Marais. La troupe de l'Hôtel de Bourgogne, sous la direction de Bellerose, étant insuffisante, quelques acteurs du Marais se joignirent à elle en 1634, par ordre du roi. Ce furent l'Epy, Le Noir, Jodelet, La France ou Jacquemin, Jadot et la Le Noir. Cette révélation rend assez baroque l'apparition de Jodelet et son énergique : « Tas de veaux !... »

M. Rostand a dû se croire rajeuni en lisant cet article. Il a dû penser qu'il était de retour à Stanislas et qu'on lui corrigeait son devoir.

M. Rostand a lui-même formulé le jugement applicable à certaines de ses erreurs : elles sont naïves. N'insistons donc pas.

Mais, Monsieur, comme le clame le Corbineli du Pédant Joué, *« à force de représenter une Fable, la prenez-vous pour une vérité ? » Vous posez comme des axiomes indiscutables les erreurs qui ont provoqué ma critique. 1640 fait tomber, dites-vous,* une partie de mes observations. — *Mais justement, 1640 est une date fausse et mes observations ne tomberont que devant la preuve d'une reprise de* la Clorise. *Et je doute que vous me la donniez jamais, car on se songe guère à reprendre la pièce ancienne d'un auteur à l'instant où il en donne une nouvelle — surtout quand cet auteur est Baro.*

Soyez persuadé, Monsieur, que mes « commentaires » demandent au contraire une sérieuse attention et que de ma part le souhait d'un peu moins de distraction eut été plus

logique que de la vôtre. Ma critique, convenez-en, prendra quelque importance, lorsqu'il s'agira de décider si votre pièce est un chef-d'œuvre et l'on s'apercevra alors que certains détails d'histoire méritent d'être traités avec moins de légèreté. Et l'on s'apercevra aussi qu'un poète compte surtout sur le hasard lorsqu'il n'eut qu'une fréquention superficielle avec ses héros et leur époque. Et l'on s'apercevra enfin qu'il peut être volontairement inexact, *lorsqu'il n'en saisit qu'une image incertaine. Ce n'est point avec quelques lignes d'agréable persiflage et quelques paradoxes incolores qu'on démontre l'inutilité de la documentation en matière théâtrale.*

Dans votre œuvre hybride, le héros a parfois de magnifiques ressemblances avec l'original et parfois des dissemblances effroyables. Et je prétends que vous n'eussiez pu, avec la vision spéciale que vous en aviez, le conformer à son prototype. Et la dissension

est née entre nous de ce que vous n'ayez pas compris que Cyrano était assez beau, grand et noble pour mériter qu'on ne le travestît point en pantin risible, en amusant croquemitaine, uniquement destiné à provoquer par ses saillies dans l'adipeuse panse des bourgeois le frémissement d'un rire rabelaisien !...

EMILE MAGNE.

LES ERREURS DE DOCUMENTATION

DE

"CYRANO DE BERGERAC"

Je ne veux pas m'élever contre la popularité de M. Rostand ni prouver que sa comédie héroïque est l'œuvre d'un talent grossier et d'une plume inhabile, mais simplement rétablir les actes de Cyrano dans leurs dates respectives. Comme vous le verrez, M. Rostand semble ignorer complètement les dessous du XVIIe siècle et, n'était le charme particulier dont il a su entourer Bergerac, son œuvre nous apparaîtrait

moderne, très conventionnelle, un peu façonnière, en somme de valeur médiocre.

Les pontifes du *Mercure de France* l'ont jugée d'une façon assez rigide : « A la représentation de cette œuvre, dit Ferdinand Hérold, eut été préférable une reprise du *Bossu* ou de quelque autre mélodrame conçu dans la même poétique que la pièce de M. Rostand, mais plus ingénieusement imaginé et moins déplorablement écrit. Dans *Cyrano de Bergerac*, une intrigue quelconque relie entre eux les épisodes nécessaires aux pièces de cape et d'épée. »

Ceci est évidemment partial et dicté par cette singulière irascibilité qui est le propre de ces jeunes esthètes. Il y a quelque raison cependant dans ce jugement et le grand mérite de *Cyrano* est, comme l'exprime M. Jules Lemaître, d'avoir paru à propos : « Je vois à l'énormité de ses succès, ajoute l'éminent critique, deux causes, dont l'une (la plus forte) est son excellence et dont l'autre est sans doute une lassitude du public et comme un rassasiement, après tant d'études psychologiques, tant d'historiettes d'adultère parisien, tant de pièces féministes, socialistes, scandinaves : toutes pièces dont je

ne pense *à priori* aucun mal, et parmi lesquelles, il y en a peut-être qui contiennent autant de substance morale et intellectuelle que ce radieux Cyrano. »

D'autres critiques, pour élever Cyrano, abaissent la littérature contemporaine, mettent au rang des lourdauderies théâtrales les pièces de MM. Armand Silvestre, Henri Lavedan, Georges de Porto-Riche. Voici le jugement de cet excellent M. Faguet qui me paraît avoir, ce soir-là, maladroitement assujetti ses bésicles : « Le public ne pouvait pas savoir que c'était le plus beau poème dramatique qui eut paru depuis un demi-siècle et qu'un grand poète s'est décidément déclaré, hier, de qui on peut espérer absolument tout, qui à 29 ans ouvre le XXe siècle d'une manière éclatante et triomphale, qui est destiné *à nous consoler de toute la littérature industrielle où nous pataugeons*, qui annonce une période nouvelle, sur qui, enfin, l'Europe va avoir les yeux fixés avec envie et la France avec un ravissement d'orgueil et d'espérance... »

M. Faguet qui tant a médit de Voltaire et avec un si visible et si froid parti pris, est emballé au point d'oublier l'étroitesse caustique de sa

phrase habituelle. Une tirade antigrammaticale, allongée de chauvinisme et de banalité, c'est déroger aux vieux principes établis. De la froideur! De la froideur! M. Faguet, comme Danton disait: De l'audace! et Verlaine: De la douceur!...

Cyrano, comme on le voit, a bouleversé les esprits les plus pondérés. M. Francisque Sarcey, notre oncle, seul est resté dans le médium d'admiration. Son régime végétarien le préserve des faciles emballements.

« Cyrano est une très belle œuvre, dit-il, c'est une œuvre de charmante poésie, mais c'est surtout et avant tout une œuvre de théâtre. La pièce abonde en morceaux de bravoure, en motifs spirituellement traités, en tirades brillantes, mais tout y est en scène...»

Voilà : sans imagination, sans fatigue, et toujours le sourire sur les lèvres.

*
* *

La pièce de M. Rostand nous donne la vision d'un énorme diamant dont les facettes innombrables scintillent au soleil de la rampe. L'esprit en déborde, et très fin, si fin même qu'on se trouve quelquefois porté à dire : « Voiturez-moi

les commodités de la conversation que j'écoute Alcandre et Sapho exprimer des choses subtiles !...»

Cyrano de Bergerac est apparu à propos. Il a réalisé les désirs errants. Las de s'alanguir avec les héroïnes hystériques, les hommes désiraient un peu rire. M. Rostand a donné du rire franc, du rire clair, qui sonne comme un chant d'alouette. Il a mis sur la scène en la personne de Cyrano, le type du Français doublement Français, puisqu'il est gascon! (1). C'est une création vraiment nationale : de là son retentissement et l'enthousiasme du public. Aller voir Cyrano, c'est pérégriner vers le lieu

(1) M. le vicomte de Poli a essayé dans un article de son *Dictionnaire héraldique* de démontrer que Cyrano, appartenant à une famille italienne ne pouvait être gascon. D'autres avant lui avaient vainement cherché à Bergerac quelque papier concernant le redoutable bretteur. Nous voulons bien admettre que ce nom de Bergerac, Bergeracq ou Bergerat était celui d'une propriété sise dans les environs de Paris. Mais alors la comédie de M. Rostand dont tout le charme tient justement dans ce mélange de tendresse, de fanfaronnade, d'indépendance et de franchise inhérent au caractère gascon, n'aurait plus sa raison d'être. Pour cette fois nous répudierons la sèche critique et suivrons la tentante chimère du poète. Si Cyrano n'était pas gascon, il faut avouer que la Gascogne lui devait, à cause de son tempérament éminemment méridional, des lettres de naturalité.

saint où gît l'âme nationale ; c'est se retremper de patriotisme pour des luttes nouvelles...

Saluer en M. Rostand un descendant des poètes qui caractérisèrent l'esprit français, serait, s'il était à la fois *simple et profond,* comme Marot, Villon, La Fontaine, le plus beau titre de gloire à décerner à son talent. Malheureusement M. Rostand est extrêmement complexe et superficiel. La pensée est absente de son œuvre, où, seul, le miroitement est excessif. Ce miroitement nous séduit, nous attire, annihile nos facultés; nous sommes épris d'un mirage, le tour est fait. M. Rostand est un merveilleux prestidigitateur. Au sortir de la Porte-St-Martin, calculez combien d'hommes auront trouvé dans *Cyrano de Bergerac* matière à méditation. Aucun. Donc la pièce est sans pensée: elle tourne, tourne très vite comme les bras de ces moulins dont il est parlé; nous nous accrochons, pris de vertige, aux palettes multicolores qui nous envoient d'un effort violent « dans les étoiles ». Et c'est ce qu'a voulu M. Rostand.

Pourtant la critique aveuglée dit en la personne de M. du Tillet : « Et voici qu'un poète paraît, plus poète que tous les autres, doué

comme aucun, extraordinairement riche en verve et en images, d'une abondance surprenante, d'une imagination subtile et opulente... Nous savons gré à M. Rostand de nous avoir prouvé qu'une pièce en vers peut n'être ni boursouflée ni niaise.

« On a tout dit sur le style de M. Rostand. Nul depuis Regnard n'eut un vers de théâtre plus souple, plus vivant, ni plus alerte. Ce qu'il y a de particulier, c'est que ce nouveau Regnard est tendre et sensible, qu'il sent et *qu'il pense...* »

Si M. du Tillet s'abuse, M. Ferdinand Hérold me semble un peu trop clairvoyant : « Il faut pourtant être juste envers M. Rostand, dit-il, et lui reconnaître un talent singulier ; il est un art, en effet, qu'a perfectionné l'auteur de *La Princesse lointaine* ; c'est l'art de mal écrire. M. Rostand versifie aussi mal qu'il écrit. Parce que de nobles poètes ont libéré l'alexandrin des règles anciennes et démontré par de belles œuvres que son harmonie ne dépend pas de la plus rigoureuse des césures, M. Rostand s'imagine que pour faire des vers il suffit de mettre une rime toutes les douze syllabes. Le résultat

de ce système est que, le plus souvent, les personnages de *Cyrano de Bergerac* ne s'expriment qu'en une prose lourde et peu claire. »

Vous avez deviné : les nobles poètes sont MM. Stéphane Mallarmé, Francis Vielé-Griffin, St-Georges de Bouhélier et Ferdinand Hérold lui-même.

Le seul critique qui ait à peu près donné la note juste, M. Fernand Gregh, s'exprime ainsi :

« Jamais pièce de théâtre n'a été mieux faite pour réussir. Elle est héroïque, elle est comique, elle est gaie, elle est pathétique, elle est folle, elle est tendre. La variété en est inouïe. Il y a là-dedans un tour de mains à ravir M. Scribe et M. Sarcey. Et le public, quoi qu'on dise, quoi qu'on joue est avec M. Scribe et M. Sarcey. Ce qu'il veut au théâtre avant toutes choses, c'est du théâtre. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, de la vérité ou du rêve, de la joie ou de la tristesse, même dans une pièce en vers, ce n'est pas de la poésie qu'il veut, c'est du théâtre...»

Nous avons vu que M. Sarcey s'est montré médiocrement ravi. Quant à M. Scribe.....

La vérité dans tous ces jugements est que

M. Rostand abondé en images et que souvent ces images sont défectueuses :

En vous voyant si gros et bête comme une urne

dit-il ; ou bien encore :

La lune dans le ciel luisait comme une montre

ou bien encore :

Et pareille en tous points à la fraise espagnole
La haine est un carcan, mais c'est une auréole.

Quand elles ne sont pas défectueuses, elles prennent une tournure hésitante et développent une banalité :

Et je le hais depuis qu'il se permit, un soir,
De poser son regard sur celle... Oh ! j'ai cru voir
Glisser sur une fleur une longue limace !...

On le voit, les images de *Cyrano* n'ont pas toujours la finesse et la coloration qu'on leur prête. Il en est de même du style qui, dans les pièces en vers de cette gaîté-là demanderait une légèreté *libellulaire*. Or, le style de M. Rostand est loin d'être comparable à celui de Regnard.

Les incidentes s'y succèdent sans transitions, les épithètes s'y amassent, tout cela est relié par des qui et des que précipités et dont la répétition produit un déplorable effet à l'oreille :

Vil camus, sot camard, tête plate, apprenez
Que je m'enorgueillis d'un pareil appendice,
Attendu qu'un grand nez est proprement l'indice
D'un homme affable, bon, courtois, spirituel,
Libéral, courageux, tel que je suis, et tel
Qu'il vous est interdit à jamais de vous croire,
Déplorable maraud ! car la face sans gloire
Que va chercher ma main en haut de votre col,
Est aussi dénuée... de fierté, d'envol,
De lyrisme, de pittoresque, d'étincelle,
De somptuosité, de Nez enfin, que celle...
Que va chercher ma botte au bas de votre dos !...

M. Rostand ne sait pas construire la phrase périodique; cela est démontré par cet exemple. Un personnage ânonnant nous rendrait ces quelques vers insupportables, bien qu'on ait fort maladroitement essayé d'en atténuer la lourdeur en les scindant, à l'endroit où j'ai placé quelques points de suspension, par un Aï ! exclamatif mais non allégeatoire.. Comparer le métier de Rostand à celui de Victor Hugo est une véritable hérésie littéraire. M. Gustave

La terre me fut importune,
Je pris mon essort vers les Cieux,
J'y vis le soleil, et la Lune,
Et maintenant j'y vois les Dieux.
Heince delin.
Le Doyen sc.

Geffroy qui se permet cela n'a sans doute jamais lu *Ruy Blas*.

Le caractère de Cyrano a été entièrement diversifié. M. Rostand a fait de cet intelligent soudard un personnage de bergeries, un névrosé de la dernière heure. Il nous l'a présenté dans le décor de l'Astrée, si changé et si peu à son avantage que nous ne pouvons le reconnaître. Il nous le montre, au cinquième acte, avec cet air morbide, cette voix languissante, ce geste vague, cet œil noyé, particulier aux poitrinaires de Millevoye. Pauvre, pauvre Cyrano ! Les hommes qui n'avaient jamais fréquenté ses livres l'ont trouvé admirable dans ce rôle de sentimental. Et surtout les femmes, les belles épuiseuses, les divines consolatrices qui ont au fond de leur être une petite âme toute de tendresse et de pitié pour ceux qui souffrent et s'éteignent dans une crépusculaire mélancolie. Ils et elles ont voulu qu'il soit comme le poète le leur avait évoqué : tendre, généreux, héroïque, éloquent et laid. Cette laideur « c'est la tare définitive, irrémédiable, contre laquelle échoueront son héroïsme, son éloquence et sa tendresse », dit M. du Tillet qui, ignorant Cyrano, fait à 35 ans un

vieillard mélancolique du réprouvé rageur et bilieux qui s'en allait de ce monde en pleine lucidité d'âme, déplorant de ne pouvoir ranimer un corps épuisé par des vices de jeunesse !...

Ah ! l'imagination de M. Rostand a été fatale au vrai Cyrano. Désormais, on ne le verra plus qu'à travers les brumes de son Cyrano de convention. On ne voudra plus que le héros du Mouzon soit un athée détesté de la foule, le tyranneau de Montfleury, le meurtrier de Fagotin, l'ennemi de Loret et de Dassoucy, l'implacable adversaire de Scarron.

J'essayerai d'ordonner le chaos chronologique volontairement ou involontairement établi autour du *Démon de la bravoure*. Car M. Rostand, en sa qualité de poète, n'étendra pas les attributions de la chronologie. Entrer un instant à l'Arsenal, compulser quelques livres traitant du XVIIe siècle n'eût point constitué un acte d'extrême virilité. Mais M. Rostand est un des admirateurs de celui qui établit le fameux principe du moimdre effort et sa comédie s'en ressent.

Tout d'abord, un mot sur l'Hôtel de Bourgogne. Lorsque les confrères de la Passion cédèrent leur théâtre aux comédiens qui devaient

en faire l'Hôtel de Bourgogne, c'était le rendez-vous de la crapule parisienne. On lui donnait communément le nom de « maison de Sathan ». Les honnêtes gens n'osaient plus s'y risquer, n'étant pas en sûreté au milieu des voleurs et des spadassins qui le hantaient. Les mousquetaires, les pages, les laquais avaient leur entrée gratuite, ou, tout au moins, s'en étaient arrogés de vive force le privilège. C'est même à ce privilège que Molière et les Béjarts, fort mal rentés dans leur jeunesse, durent d'assister aux représentations de l'Hôtel de Bourgogne et de prendre ainsi de gracieuses leçons de déclamation.

Le maître de la troupe faisait le boniment devant la porte, tout comme le directeur de nos baraques foraines et alléchait le peuple, assemblé au son de la caisse, par les redondances de sa rhétorique et les subtilités de sa dialectique.

« On arrivait dans la salle plus de deux heures avant la représentation, pour y passer le temps en devis impudiques, en jeu de dez, en gourmandises, ivrogneries et batteries ». En 1631 on avait sensiblement remédié à cela, mais il

restait beaucoup à faire. Des lampadaires formés de bougies en croix avaient été appendus aux murailles et éclairaient la scène, la salle, les couloirs, dont l'obscurité antérieure, propice aux méfaits de la canaille, avaient provoqué l'observation du père Garasse, qui, dans sa *Doctrine Curieuse* (1623), présentait l'Hôtel de Bourgogne « comme une succursale des lieux de débauche ». En 1635, pour éviter les désordres qui se produisaient journellement, on défendit aux pages et aux soldats d'entrer avec leurs épées. Plus tard, une émeute ayant mis en péril le théâtre et ses acteurs, on se décida à sévir contre la canaille qui s'intronisait de plein droit au parterre et à ne lui en plus permettre l'accès que les quinze sols obligatoires en mains.

Donc, l'intérieur du théâtre, tel que nous le représente M. Rostand nous paraît avoir gardé sa physionomie véritable. Je vous ferai observer cependant que, comme il est dit plus haut, dès 1635, le port d'armes était prohibé au théâtre. Les édits, en 1640, sont-ils donc tombés en désuétude qu'un cavalier formule ceci :

On ne commence qu'à deux heures. Le parterre
Est vide. Exerçons-nous au fleuret.....

C'est que M. Rostand, inconsciemment, met une vérité dans une erreur :

On lit dans le libretto de sa pièce : *La salle de l'Hôtel de Bourgogne, en 1640... Sur les battants d'une porte, ainsi que dans plusieurs coins et au-dessus du buffet, des affiches rouges sur lesquelles on lit :* LA CLORISE.

Ces deux phrases forment l'erreur principale sur laquelle vient se greffer une multitude de fautes.

La Clorise, pastorale de Baro, fut imprimée en 1632, ainsi que le constatent deux privilèges du roi et la mention de l'éditeur La Pommeraye dont est muni l'exemplaire que j'eus en mains. Généralement, on imprimait les pièces de théâtre après leur première représentation, les libraires ne se souciant pas plus qu'aujourd'hui de mettre en vente un ouvrage ayant eu la réprobation du public lettré. Donc, la première de *la Clorise* dut avoir lieu en 1631, année dans laquelle les anthologies du théâtre français de Chappuzeau, Parfaict, Lucas, etc... la mentionnent.

Balthazar Baro était un pauvre jurisconsulte qui, au sortir des paperasses, rimaillait pour se

distraire. Sans talent, sans grandes prétentions, il eut surtout le mérite de plaire à d'Urfé dont il était le secrétaire et l'élève et à la duchesse de Chevreuse, sa protectrice. En sacrifiant aux douceurs de la pastorale, en conduisant au bord d'un ruisseau conventionnel, affluent du Lignon, des bergers, des bergères, des amoureux transis et de damnables inhumaines, il fit œuvre de disciple condescendant. Et ce fut auprès de d'Urfé son titre le plus méritoire à une protection qui ne lui fit pas défaut.

La duchesse de Chevreuse, de son côté, ajoutait à sa toute puissance de femme, sa redoutable puissance de conspiratrice. Celle qui fut la perpétuelle ennemie de Richelieu, qui mit au service de ses haines une beauté et un charme exquis, qui ne trouvait de plaisir certain qu'en l'opposition aveugle à tout système gouvernemental, qui, dans le but de satisfaire une idiosyncrasie politique, eut bouleversé le monde, avait assez d'autorité pour porter Baro à la gloire, mais pas assez évidemment pour lui souffler le génie. Le pauvre bonhomme travailla, lutta, secoué par l'inspiration, inapte à concevoir, malgré cela, des chefs-d'œuvre.

La Clorise fut sa meilleure composition. Elle vit le jour avec effort, n'excita point l'enthousiasme populaire, laissa le nom de son auteur inconnu et, au dire de quelques personnages déserts d'idées, méconnu.

En 1630, Rotrou qui avait la faveur du public et qui, à juste titre, est considéré comme le précurseur de Corneille, avait donné à la scène *Cléagénor et Doristée* et *la Diane*, dont le succès devait se perpétuer suffisamment pour étouffer en son germe le problématique succès de *la Clorise*. En 1631, il donna *les Occasions perdues* et l'*Heureuse Constance*, tandis que Scudéry, du Ryer, Durval, du Rocher, de Rayssiguier et d'Auvray alimentaient la scène avec un talent au moins égal à celui de Baro. *La Clorise* dut donc passer inaperçue au milieu des fiévreuses compositions de ces auteurs qui, au fond des ruelles, trouvaient, mieux encore qu'aux feux de la rampe, la notoriété.

Etant donnée l'obscurité de cette pièce, est-il possible qu'elle ait gardé la faveur du public de 1631 à 1640? Neuf ans de succès à une élucubration équivalente, sans comparaison de genre, aux élucubrations de M. Alexandre Bis-

son? Dans l'intervalle, Scudéry, Chauvreau, Boisrobert, Chapoton, Sallebray, Rotrou, Benserade, Gilbert, Corneille donnaient leurs meilleures œuvres. *Le Cid*, *Horace*, *Cinna* étaient nés. Et, cette année là, couronnant son front d'une nouvelle palme, le père de la tragédie mettait au jour *Polyeucte martyre*. Et *la Clorise ?* Qui songeait à *la Clorise* six mois après son apparition? Voyez quelle figure aurait fait Balthazar Baro devant le grand Corneille en tous lieux acclamé malgré l'opposition sournoise de Richelieu et de l'Académie.

D'ailleurs, dédaignant les lauriers de *la Clorise*, Baro, en 1640 même, enrichissait le théâtre d'une tragi-comédie : *La Clarimonde*. Si M. Rostand avait affiché sur les battants des portes de l'Hôtel de Bourgogne : *La Clarimonde*, bien des événements eussent été rétablis dans leurs véritables dates. Mais une autre difficulté se fut alors présentée : celle de retrouver le texte des pièces de Baro qui, à part *la Clorise*, n'eurent point, étant donnée la maigreur de leur succès, les honneurs de l'impression. D'aucun même affirment que celle-ci ne fut point éditée. Mais ces affirmateurs, auxquels

il faut adjoindre les faiseurs de biographies, négligent, comme M. Rostand, de prendre à leur source même des renseignements précis.

***

Comme je le disais tout à l'heure, M. Rostand a mis une vérité dans une erreur. Il est normal, en effet, qu'en 1631 les cavaliers venus au parterre ferraillent pour passer le temps ; mais en 1640, après les édits qui interdisent le port des armes au théâtre, cela est absolument anormal. Il est normal, d'un autre côté, qu'en 1640 la haute Société vienne, dans un théâtre purgé de sa clientèle canaille, assister aux combats psychologiques d'un *Polyeucte martyre*. Mais il est absolument anormal que cette haute société, si soucieuse de ses droits et si consciente du respect qui lui est dû, se mêle à l'agglomération de soudards, de courtisanes et de gavroches qui formait en 1631 le public ordinaire de l'Hôtel de Bourgogne, pour écouter les fadeurs rimées d'une *Clorise* et saluer en son essor le talent d'un inconnu.

Tout cela, à la rigueur, pourrait cependant

être admissible. Mais, écoutez ; des murmures courent dans le public :

Chut!..— Il paraît?...— Non!...— Si!...— Dans la loge grillée....
Le Cardinal! — Le Cardinal! — Le Cardinal!.:.

Est-il admissible qu'en présence du cardinal de Richelieu, la canaille se permette les licences que nous représente M. Rostand ? Est-il admissible que le cardinal de Richelieu, auteur de tragédies et protecteur d'hommes illustres qui acceptaient ses corrections, se dérange pour une pièce de Baro ? Est-il admissible que le cardinal de Richelieu souffre sans mot dire le duel de Cyrano avec le comte de Valvert, après avoir, quelque temps auparavant, promulgué des édits contre le duel et fait tomber sous la hache du bourreau les têtes des comtes de Bouteville et de Chapelles (1627) coupables d'avoir enfreint sa loi ?

M. Rostand, amoureux de la couleur locale — le croirait-on ? — fait intervenir un mousquetaire, d'Artagnan, qui, par hasard, assistait à la représentation de *la Clorise*. C'est une étrangeté, ces deux originaux face à face et se serrant la main. J'eusse mieux aimé pour l'in-

térêt de la comédie et la détérioration complète de l'histoire, les voir ferrailler ensemble. L'âme de Dumas en eut tressailli d'aise. D'Artagnan et Cyrano, deux gascons, fines lames, duel homérique, deux partis dans la salle, bagarre générale. Et le cardinal Richelieu ? Bah ! il en eut ri : Cyrano le déclare plus loin :

Il était là, le cardinal ?

LE BRET

(Le cardinal) a dû trouver cela...

CYRANO

Mais très original.

LE BRET

Pourtant....

CYRANO

C'est un auteur. Il ne peut lui déplaire
Que l'on vienne troubler la pièce d'un confrère.

Un confrère comme Baro ? Peuh ! Il faut pour les haines épiscopales des puissances comme Corneille. Pour juger de *Polyeucte martyre* seulement, le grand cardinal jaloux eût consenti à s'aller cacher derrière les grillages *très épais* d'une loge.

*
* *

Le malencontreux amour de M. Rostand pour la couleur locale lui donne de malchanceuses inspirations. Ce mousquetaire, d'Artagnan, qui apparaît à point, voici quel article Pinart, au tome VI, page 418 de sa *Chronique historique militaire;* lui consacre. Charles de Baats-Castelmore, comte d'Artaignan, services ainsi résumés : « Né en 1611, cadet au régiment des gardes françaises ; servit au siège d'Arras, en 1640... Entré aux mousquetaires à la fin de 1644 ; gentilhomme du cardinal Mazarin, en 1646 ; lieutenant aux gardes françaises, en 1649 ; capitaine au régiment des gardes, le 14 février 1650, etc...

Donc, d'Artagnan n'était mousquetaire ni en 1631, date de la représentation de la *Clorise*, ni en 1640, date que M. Rostand assigne à la dite représentation.

*
* *

Bien que M. Rostand ait fait, en intervertissant l'ordre de ces dates un énorme anachronisme, il met dans l'âme de ses personnages une inconcevable sérénité, surtout lorsque leurs

paroles peuvent donner du relief à cet anachronisme :

Tenez, dit un spectateur, *à la première du* CID, *j'étais là.*

La *Clorise* étant de 1631 et le *Cid* de 1636, si ce spectateur pouvait supposer que cinq ans plus tard serait joué au même théâtre l'inimitable chef-d'œuvre du grand Corneille, il devrait mettre sa phrase au futur et dire :

Tenez, à la première du CID, *je serai là.*

Tandis que ce spectateur-prophète se perd dans la foule, un peu respectable bourgeois qui mène son fils au milieu de la canaille du parterre, après l'avoir initié aux coutumes théâtrales, lui parle ainsi :

Vous verrez des acteurs très illustres...
Bellerose, l'Epy, la Beaupré, Jodelet...

Ce bourgeois me paraît fort mal instruit sur le mouvement théâtral de son époque. L'Epy et Jodelet n'étaient pas à l'Hôtel de Bourgogne en 1631. Ils faisaient partie de la troupe de Mondory, au Marais. La troupe de l'Hôtel de Bourgogne, sous la direction de Bellerose, étant

insuffisante, quelques acteurs du Marais se joignirent à elle en 1634, par ordre du roi. Ce furent L'Epy, Le Noir, Jodelet, La France ou Jaquemin, Jadot et la Le Noir. Cette révélation rend assez baroque l'apparition de Jodelet et son énergique : Tas de veaux !...

*
* *

De la couleur locale ? M. Rostand en met, mais toujours avec quelle inexactitude ! Cite-t-il un nom ? Il le déforme. Tel celui de Magdeleine Robineau, dite Roxane, que Somaize ne mentionne pas dans son *Dictionnaire des Précieuses* et dont M. Rostand, pour les besoins du vers, fait Magdeleine Robin.

Enumère-t-il les établissements où, de préférence, allaient se griser les poètes ? Il omet le principal, le plus connu, celui où l'on rencontrait les hommes dont les noms reviennent à chaque page dans les livres de l'époque, notamment *Le Cabaret de la Croix de Lorraine* (1)

(1) Tristan l'Hermitte mentionne dans *le Parasite : Les deux Faisans, la Croix Blanche, le Broc, la Bastille, la Loge, le Dauphin, la Table Roland, la Pomme de Pin, Saint-Roch, le Poirier, la Magdelaine.*

où Chapelle, l'épicurien, conviait ses camarades préférés, où Bernier, Rohault, Tristan l'Hermitte, Molière, Cyrano même allaient discuter aux primes années de leur jeunesse les graves questions qui occupèrent les dernières années de leur vie.

M. Rostand parle-t-il d'une gazette? Il oublie la date de sa fondation. Tel le *Mercure françois*, fondé en 1672, et dont Cyrano méprise la puissance en 1640.

Ces petits anachronismes pullulent dans *Cyrano de Bergerac*. Nous nous bornerons maintenant à les relever dans le courant du discours. Revenons au principal qui consiste, nous l'avons dit, en l'interversion de la date de représentation de *la Clorise*.

Plusieurs choses s'opposent à ce que l'événement qui fait le sujet du premier acte de *Cyrano de Bergerac* ait lieu à une représentation de la *Clorise*. Les biographies de Cyrano portent que cet auteur naquit de 1619 à 1620. Les dates varient selon qu'on lui assigne pour lieu de naissance Paris ou Bergerac. Il fit ses premières études à la campagne, en compagnie de son ami Le Bret, sous un curé pédant et

autoritaire. Après ample récolte de raclées, il se révolta et fut envoyé en 1634 au collège de Beauvais où il acheva ses études. Il en sortit à dix-neuf ans, vers 1639, pour suivre avec Chapelle, Bacheaumont, Hesnaut, Molière, François Bernier, Samuel Sorbières, etc... les cours de Gassendi qu'il avait forcé après grandes menaces à l'admettre parmi ses élèves.

En 1631, date de la représentation de la *Clorise*, Cyrano n'avait donc que ONZE ans. Le XVIIe siècle compte des exemples de précocité extraordinaire puisque nous constatons que Bossuet fut muni d'un évêché à seize ans. Cependant, provoquer à onze ans un esclandre dans un théâtre et jeter un défi collectif au parterre, cela passe les bornes et ne se voit guère que dans les contes de fées. Cyrano recevait d'ailleurs, à cet âge, à la campagne, de méthodiques leçons de choses et de non moins méthodiques leçons d'endurance nerveuse. Il n'arriva à Paris qu'à quatorze ans, *quatre ans après l'apparition de* LA CLORISE, et ce fut pour subir la tyrannie du principal Jean Grangier, qui n'aurait pas souffert une pareille infraction à l'ordinaire neutralité universitaire.

Une autre raison qui rend inadmissible la querelle de Cyrano et de Montfleury à une représentation de *la Clorise*, c'est que ce dernier n'était pas à Paris en 1631. Montfleury, gentilhomme angevin, après de fortes études, entra comme page chez le duc de Guise. Puis, se sentant un goût extrême pour la comédie, il se démit de sa charge et s'enrôla sous le nom de Montfleury dans une troupe qui parcourait la province. Il devint bientôt célèbre pour la manière parfaite dont il interprétait les rôles de théâtre et l'Hôtel de Bourgogne « instruit de ses talents et de ses succès, l'attira à Paris où il fut reçu avec applaudissements ». Ce fut vers 1637 qu'il débuta, sept ans après la représentation de *la Clorise*. « Il joua d'original dans le *Cid* et dans les *Horaces* ».

En 1640, il était le premier acteur de Paris. Il a pu alors jouer dans une pièce de Baro, *la Clarimonde* qui fut donnée à cette époque. Mais Cyrano n'avait cure de Montfleury alors. A peine sorti du cours de Gassendi, il se lançait dans une formidable débauche et, sur les instances de Le Bret qui venait d'entrer aux gardes de Castel-Jaloux, s'enrégimentait, recevait à

Mouzon un coup de mousquet au travers du corps, guérissait, passait, à l'insu de M. Rostand, des gardes de Castel-Jaloux aux gendarmes du prince de Conti et, de nouveau, se trouvait, au siège d'Arras, blessé d'un coup d'épée dans la gorge. Cette double malechance le dégoûta de la guerre. Il résolut de se consacrer désormais à l'étude.

Nous ne dirons rien de ses haines et de ses polémiques ; mais rétablissant en leur véritable date les événements qui constituent le premier acte du *Cyrano* de M. Rostand, c'est-à-dire en 1654, nous constatons que Baro n'était plus apte à enfanter des *Clorise* nouvelles. La mort l'avait depuis quatre ans enlevé aux paperasses judiciaires. Mais Quinault, La Fontaine, Boisrobert, Tristan, Corneille de l'Isle, Scarron, Magnon entretenaient le théâtre de pièces où Montfleury triomphait chaque jour. Auteur lui-même et s'énorgueillissant du succès de ses propres tragédies, il dut se croire assez de talent pour impunément critiquer le *Pédant Joué* dont Cyrano lui offrait le premier rôle. Il refusa de le créer et, pour envenimer les choses, s'avisa de contrefaire le ton et le geste de Cyrano dans ces types de matamore, qu'avec sa haute taille,

son obésité et les formidables résonnances de sa voix, il incarnait à ravir. C'en fut assez. Cyrano, enragé, flagella l'audacieux :

« Enfin, Gros Homme, je vous ai vu ; mes « prunelles ont achevé sur vous un grand « voyage; et le jour que vous vous éboulâtes « corporellement jusqu'à moi, j'eus le temps « de parcourir votre Hémisphère ou, pour « parler plus véritablement, d'en découvrir « quelques cantons. Mais, comme je ne suis « pas tout seul les yeux de tout le monde, per- « mettez que je donne votre portrait à la pos- « térité qui, un jour, sera bien aise de savoir « comment vous étiez fait. On saura donc, en « premier lieu, que la nature qui vous ficha « une tête sur la poitrine, ne voulut pas expres- « sement y mettre de col, afin de la dérober « aux malignités de votre horoscope. Que votre « âme est si grosse qu'elle serviroit bien de « corps à une personne un peu déliée. Que « vous avez ce qu'aux hommes on appelle la « face, si fort au-dessous des épaules et ce « qu'on appelle les épaules, si fort au-dessous « de la face, que vous semblez un Saint Denys « portant son chef entre les mains. Encore, je

« ne dis que ce que je vois, car si je descends « mes regards jusqu'à votre bedaine, je m'ima- « gine voir aux Limbes tous les fidèles dans « le sein d'Abraham ; Sainte-Ursule qui porte « les onze mille vierges enveloppées dans son « manteau ou le cheval de Troie farci de qua- « rante mille hommes..... Si la Terre est un « animal, vous voyant aussi rond et aussi large « qu'elle, je soutiens que vous êtes son mâle « et qu'elle a depuis peu accouché de l'Amé- « rique dont vous l'aviez engrossie....

Après l'avoir confondu comme auteur en l'accusant de plagiat, Cyrano termine cette virulente épître par ces mots :

« Je vous puis assurer que si les coups de « bâton s'envoyaient par écrit, vous liriez ma « lettre par les épaules. Et ne vous étonnez pas « de mon procédé, car la vaste étendue de votre « rondeur me fait croire si fermement que vous « êtes une terre, que, de bon cœur, je planterais « du bois sur vous pour voir comment il s'y « comporterait. Pensez-vous donc à cause qu'un « homme ne vous sçauroit battre tout entier « en vingt-quatre heures et qu'il ne sauroit en « un jour échigner qu'une de vos omoplates,

« que je me veuille reposer de votre mort sur
« le Bourreau ? Non, non, je serois moi-même
« votre Parque et ce seroit déjà même fait de
« vous, si j'étois bien délivré d'un mal de rate,
« pour la guérison duquel les Médecins m'ont
« ordonné encore quatre ou cinq prises de vos
« impertinences. Mais sitôt que j'aurai fait ban-
« queroute aux divertissements et que je serai
« las de rire, tenez pour tout assuré que je vous
« envoyerai défendre de vous compter entre les
« choses qui vivent. Adieu, c'est fait. J'eusse
« bien fini ma lettre à l'ordinaire, mais vous
« n'eussiez pas crû pour cela que je fusse votre
« très humble, très obéissant et très affectionné.
« C'est pourquoi, Gros Crevé,

« Serviteur à la paillasse... »

Montfleury ne put croire que cette missive contint un sérieux avertissement. Il prit derechef à l'égard de Cyrano son attitude railleuse. Mais lorsqu'il eut aperçu au parterre la méchante grimace de son adversaire, il ne put se défendre d'un tremblement. Montfleury n'était pas brave et la réputation de Cyrano en avait effrayé bien d'autres. Tandis qu'avec hésitation il lançait les vers de son rôle, la formidable

voix de Cyrano montait : Gros homme ! je t'interdis pour un mois !....

Le fait lui sembla si étrange, si inattendu qu'au bout de deux jours, croyant à une facétie de l'*Homme aux entretiens pointus*, il reprit sur la scène l'une de ses meilleures créations à l'enthousiasme du public, dont il était, par son art admirable, le favori. Tandis qu'il était dans le feu de la diction, un grand escogriffe se levait au parterre et clamait : Coquin, ne t'ai-je pas interdit pour un mois ? C'était Cyrano, venu par hasard au théâtre qui, avec une majestueuse dignité réclamait l'accomplissement de ses ordres.

Montfleury épouvanté demeura cloué sur la place et ce fut dans le public un concert de protestations dominé par l'injonction formelle de Cyrano. Comme on le menaçait, il monta sur une chaise et, de là, provoquant le silence par des gestes expressifs, adressa un défi collectif au théâtre. Comme personne ne se souciait de prendre la défense armée du comédien, force lui fut donc de présenter ses excuses et de quitter la scène.

Vous le voyez, l'histoire impartiale éclaire

d'un jour nouveau l'aventure de Montfleury, ce fameux Montfleury qui, pour retenir son ventre, devait l'encercler de fer et qui, dit-on, mourut à l'instant où il prit à cette horrifique bedaine la fantaisie de crever sur les spectateurs, comme un nimbus en temps d'orage.

Montfleury n'eut pas, certes, la fatuité de se croire un « doux péril » pour les femmes, comme le prétend M. Rostand, lesquelles, d'ailleurs, étaient, pour des raisons majeures, fort indifférentes à Cyrano. Il avait une autre fatuité, justifiée par l'engouement du public, celle de sa supériorité artistique. Il faut dire qu'il mettait dans son jeu une imposante grandeur et une parfaite sincérité. Saint-Evremond, du Lorens, la plupart des contemporains l'admiraient. Guéret, dans son *Parnasse réformé* rapporte ces propos de Montfleury qui donnent une idée de son identification aux rôles :

« Qui voudra donc sçavoir de quoi je suis « mort, qu'il ne demande point si c'est de la « fièvre, de l'hydropisie ou de la goutte : mais « qu'il sache que c'est d'Andromaque. Nous « sommes bien fols de nous mettre si avant

« dans le cœur des passions qui n'ont été qu'au
« bout de la plume de Messieurs les poètes ; il
« vaudroit bien mieux bouffonner toujours, et
« crever de rire en divertissant le bourgeois,
« que crever d'orgueil et de dépit pour satis-
« faire les beaux esprits...

« Mais ce qui me fait le plus de dépit c'est
« qu'Andromaque va devenir plus célèbre par
« la circonstance de ma mort (il jouait le rôle
« d'Oreste) et que désormais il n'y aura plus
« de poète qui ne veuille avoir l'honneur de
« crever un comédien en sa vie. »

Montfleury avait su dans les débuts de sa vie se créer un genre original et établir sans bassesses sa réputation. Il y eut dans le ressentiment de Cyrano, au refus de Montfleury d'interpréter le *Pédant Joué,* un froissement d'amour propre et *une visible déception.* Il savait pertinemment que cet acteur était le seul capable d'en incarner le rôle principal. Montfleury était, en effet, comme il a été dit, un remarquable comédien qui quelquefois donnait du relief à certaines pièces de valeur médiocre par l'impeccabilité de son interpréta-

tion. C'est pourquoi, l'observation du Cyrano de M. Rostand au jeune homme qui le prie de donner une explication à son interruption :

Jeune oison
J'ai deux raisons dont CHAQUE *est suffisante seule (?)*
PRIMO : *c'est un acteur déplorable qui gueule,*
Et qui soulève avec des ban ! de porteur d'eau,
Les vers qu'il faut laisser s'envoler ! — SECUNDO :
Est mon secret.

montre-t-elle bien certainement sa pauvreté de documentation. Cyrano est tellement persuadé des talents artistiques de Montfleury qu'il n'en parle pas dans sa *Lettre à un Gros Homme*, où, pourtant, il expose tous ses griefs. Il n'eut pas manqué, si Montfleury eut été mauvais acteur, de signaler cela avec sa cinglante ironie, d'autant mieux que sa rancune devait surtout, en l'occurence, viser l'acteur. D'ailleurs, s'il n'eut point eu de talent, il se fut bien gardé de lui proposer l'interprétation du *Pédant joué*.

Montfleury avait le défaut, admis à cette époque, de séduire « le spectateur par une prononciation cadencée, qui tenait plus du chant que de la déclamation; l'acteur ne sçavoit émouvoir qu'en outrant les sentiments ; la

simple nature, ornée uniquement des grâces nécessaires pour l'embellir sans la défigurer, eut paru froide : l'art n'étoit peut-être pas encore parvenu à ce degré de perfection, d'imiter exactement la nature ; le goût n'étoit pas assez éclairé, assez sûr pour ne se plaire qu'à cette imitation exacte. C'étoit moins un reproche à faire avec justice à Montfleury de tomber dans le défaut d'une déclamation outrée, que ce n'est un mérite à Molière d'avoir senti ce défaut ».

Bien autrement sanglante fut la querelle entre Montfleury et Molière, lorsque ce dernier, dans son *Impromptu de Versailles* eut critiqué la corpulence et le jeu du célèbre comédien.

« Il nous faut un roi gros et gras comme « quatre, un « roi, morbleu ! qui soit entri- « paillé comme il faut ; un roi d'une vaste cir- « conférence, et qui puisse remplir un trône « de la belle manière. »

Et dans *Nicomède* où Montfleury représente ce roi décrié :

« Mais, Monsieur, il me semble qu'un roi « qui s'entretient tout seul avec son capitaine

« des gardes parle un peu plus humainement « et ne prend point ce ton de démoniaque. »

Au reste, Montfleury n'est ni à plaindre ni à admirer. Il resta avec Loret et Dassoucy, victimes aussi de l'autoritarisme de Cyrano, son ennemi acharné. Il se déshonora par son odieuse conduite envers Molière qu'il accusa publiquement d'inceste et à qui il essaya, par les plus louches manœuvres, d'enlever la faveur royale...

Je m'égare... Les Moliéristes vous apprendront avec plus de compétence quels événements se produisirent au cours de cette polémique où était engagé l'honneur de deux théâtres... Je reviens à temps de ma digression pour rire de cette sottise de Cyrano disant confidentiellement à son ami Le Bret :

Et je le hais, depuis qu'il se permit un soir,
De poser son regard sur celle... Oh ! j'ai cru voir
Glisser sur une fleur une longue limace.

Cette citation, déjà faite, a ici de nouveau sa place ; elle explique le : *Secundo, est mon secret*, que Cyrano répondait au jeune oison assez mal avisé pour lui demander des comptes.

Voyez-vous Montfleury et son cercle de fer sautillant comme un marquis autour des femmes ? Quelle grâce, quel esprit, quelle séduction cet homme qui, hors du théâtre, était le plus ridicule des Falstaff pouvait-il mettre à son service ? Et comment Cyrano, le héros de tant d'aventures galantes et chevaleresques aurait-il craint la concurrence d'un tel rival !

S'il faut en croire La Bruyère, les comédiens étaient vraiment en faveur auprès des dames très avenantes pour ceux qui leur montraient, en faisant abstraction de leur propre individualité, quelles qualités auraient dû pour les enchanter posséder leurs amants. Mais, dépouillant le cothurne, l'acteur était un homme vil à l'égal des autres. Quelques comédiens d'une grâce particulière, tels que Baron, eurent les faveurs des dames de la cour. Mais cela se fit en catimini et comme le jeune indiscret osait se présenter au grand jour chez l'une de ses conquêtes, il fut évincé d'une façon plaisante. Il se tira de l'affaire à son avantage d'ailleurs.

Montfleury était en triple infériorité sur Baron : il n'en avait d'abord pas la beauté et l'esprit ; ensuite il ne bénéficia pas comme lui

de la réhabilitation des comédiens qui, de son temps, étaient mis, en dehors du théâtre, au rang de la plus vile canaille ; enfin il n'avait plus les charmes multiples de la jeunesse. C'étaient vraiment trop de désagréments physiques à opposer au nez de Cyrano. Nous verrons d'ailleurs avec quel sentimentalisme particulier celui-ci conquérait les femmes...

*
* *

J'eus, certain jour, et après une longue méditation, la vision précise de Cyrano. Je vous dirai comment il m'apparut et en quel équipage. Auparavant, laissez-moi vous faire observer que le héros de M. Rostand se contredit sans cesse en matière nez. Le voici en grande conférence avec Le Bret :

Regarde-moi, mon cher, et dis quelle espérance
Pourrait bien me laisser cette protubérance !

. . . . . .

. . . . *Moi aussi, j'ai de mauvaises heures*
De me sentir si laid, parfois, tout seul.....
Tu pleures ?

dit Le Bret.....

Ah ! non, cela, jamais ! Non, ce serait trop laid,
Si le long de ce nez une larme coulait !
Je ne laisserai pas, tant que j'en serai maître,
La divine beauté des larmes se commettre

Avec tant de laideur grossière !... Vois-tu bien,
Les larmes, il n'est rien de plus sublime, rien,
Et je ne voudrais pas qu'excitant la risée,
Une seule, par moi, fut ridiculisée.

Plus haut, le même Cyrano hurlait à un fâcheux :

Enorme mon nez !
— Vil camus, sot camard, tête plate, apprenez
Que je m'énorgueillis d'un pareil appendice
Attendu qu'un grand nez est proprement l'indice
D'un homme affable, bon, courtois, spirituel,
Libéral, courageux, tel que je suis et tel
Qu'il vous est interdit à jamais de vous croire.....

A la bonne heure ! voici le vrai Cyrano, celui qui, dans son *Voyage dans la lune*, faisait au monde, par l'intermédiaire d'un sélénite, l'aveu de sa satisfaction nasale :

« Afin que vous sachiez pourquoi, en ce pays, tout le monde a le nez grand, apprenez qu'aussitôt que la femme est accouchée, la matrone porte l'enfant au maître du séminaire, et, justement au bout de l'an, les experts étant assemblés, si son nez est trouvé plus court qu'à une certaine mesure que tient le syndic, il est censé camus et mis entre les mains de gens qui le châtrent. Vous me demanderez la cause de cette

barbarie, et comment il se peut faire que nous, chez qui la virginité est un crime, établissons des continences par force ? Mais sachez que nous le faisons après avoir observé, depuis trente siècles, qu'un grand nez est le signe d'un homme *spirituel*, *courtois*, *affable*, *généreux*, *libéral*, et que le petit est le signe du contraire. C'est pourquoi, des camus, on bâtit les eunuques... »

« A la longueur du nez, écrivait-il encore, se mesurent la vaillance, l'esprit, la passion, la finesse ; le nez est le siège de l'âme. »

Le nez de Cyrano n'était pas en pied de marmite comme celui dont s'est orné le laid Coquelin, mais osseux et crochu, à la façon de Sathan. Il reflétait on ne sait quelle orgueilleuse bravade qu'accentuait la fulgurance de son regard et que tempérait la mélancolie du reste de son visage. Cyrano n'avait pas la beauté du comte de Guiche, la grâce du danseur Molière, mais la martialité, l'impétuosité, la bravoure de Condé, la subtilité de Voiture.

Grand nez ne dépare pas belle physionomie. Cyrano avait une beauté spéciale : celle que donne la grandeur d'âme. Les qualités de cette âme avaient une sorte de manifestation exté-

rieure qui transfigurait les traits, épurait, affinait, idéalisait les défectuosités faciales en les atténuant. Au combat, surtout, l'épée d'une main, le pistolet de l'autre, il était l'incarnation frémissante de l'héroïsme. Et cela est auguste, puisqu'à travers les siècles nous glorifions ceux qui montrèrent jusqu'à quel stoïcisme peut aller la vaillance humaine.

Dans la vie ordinaire, il avait une élégance de tournure qui sentait l'homme de qualité. Il portait la tête avec une arrogance cocardière, parlait comme un capitaine Fracasse et s'habillait de même. Son épée n'était point de parade. Trop d'ennemis l'environnaient pour qu'il songeât aux rapières incrustées d'or et de pierreries.

Je ne sais pourquoi M. Rostand écrivit avant de donner le portrait de Cyrano, ces deux vers :

Certes, je ne crois pas que jamais nous le peigne
Le solennel Monsieur Philippe de Champaigne.

Où l'auteur des *Romanesques* a-t-il pu trouver que Champaigne ou plutôt Champagne ait de la solennité et pourquoi cet excellent peintre de fresques et de tableaux religieux qui faisait à ravir le portrait n'aurait-il pu copier la physio-

nomie de Cyrano ? Est-ce parce qu'il se borna à portraiturer d'illustres personnages, tels que Louis XIII, Louis XIV enfant, Anne d'Autriche, Richelieu, Mazarin, Colbert, le chancelier Seguier, etc. ?... Félibien dit de lui : « C'était un homme sage et vertueux, d'un caractère doux, d'un maintien grave et d'une conscience droite. Il était assez bel homme, la taille haute et le corps un peu gros. Il était sobre et réglé dans sa manière de vivre et son air vénérable le faisait considérer parmi les autres peintres. C'est surtout dans la charge de recteur que Champagne a fait paraître une conduite, un désintéressement qui n'a guère eu d'exemple, partageant les émoluments de l'emploi avec ceux qui en avaient besoin et ne voulant les recevoir que pour en faire jouir les autres. »

Eh ! bien, je ne vois rien là de solennel ! Champagne était doué d'une bonhommie qui excluait toute raideur. Mais l'épithète « solennel » faisait image et M. Rostand est en quête d'images.

Cyrano était brave, ai-je dit. Mais pourquoi exagérer cette bravoure et faire du hardi poète un

querelleur de parti-pris ? Cyrano professait un principe propre à tout homme qui se respecte : « L'honneur sali, disait-il, ne se lave qu'avec du sang ! »

Rentrant dans la vie civile au retour des campagnes de Flandre, en 1640, il ne s'ensuivait pas qu'il dût perdre, en quittant la casaque militaire, l'irritabilité de son caractère. Son épée sortit souvent du fourreau, mais seulement pour de bonnes causes. Il se battit plus souvent pour le compte de ses amis que pour son propre compte. « Je suis incessamment travaillé de la tierce et de la quarte, écrivait-il. J'aurais perdu la connaissance du papier si les cartels s'écrivaient sur autre chose... Vraiment vous auriez grand tort de m'appeler le premier des hommes, car je vous proteste que je suis le second de tout le monde. Il faut bien que votre départ, ayant déserté Paris, l'herbe ait crû par toutes les rues, puisqu'en quelque lieu que j'aille, je me trouve toujours sur le pré. Cependant, ce n'est pas sans risques... »

Il y avait, en effet, le damné nez que l'on tailladait sans merci. Ce coupe-vent payait de sa chair dans toutes les frasques. Il eut une magni-

fique balafre à ce fameux combat que M. Rostand intercale dans le premier acte de sa pièce et qui eut lieu dans des circonstances tout autres.

Linières était un compagnon de débauche de Cyrano. Séduisant, spirituel, caustique, il conquit la faveur des femmes et notamment celle de Mme Deshoulières, qui écrivait ces vers où elle semble se plaindre de son inconstance :

Il paraît ingénu, bon et sans artifice ;
Mais son air est trompeur ; il a de la malice ;
Il aime la satire et croit qu'il est permis
De railler fortement de ses meilleurs amis,
D'aimer en divers lieux, de faire des promesses,
De signer des contrats pour fourber ses maîtresses...

Mme Deshoulières préférait quelques fois la compagnie de bergers intelligents à celle de sottes brebis. Je ne puis lire les vers sus-énoncés sans me rappeler le délicieux rondeau : *La raison en défaut* enfiévré d'amour naissant et peut-être adressé à ce même chevalier de Linières tout sautillant et vif comme le bouvreuil de Brizeux.

Taisez-vous, tendres mouvements ;
Laissez-moi pour quelques moments :
Tout mon cœur ne saurait suffire
Aux transports que l'Amour m'inspire

Pour le plus parfait des Amants.
A quoi servent ces sentiments ?
Dans mes plus doux emportements
Ma raison vient toujours me dire :
Taisez-vous...

La cruelle, depuis deux ans...
Mais, hélas ! quels redoublements
Sens-je à mon amoureux martyre ?
Mon berger paraît ; il soupire :
Le voici ; vains raisonnements,
Taisez-vous.

Linières s'attaqua aux personnages les plus célèbres de son temps avec une étourderie inconcevable. (1) Il osa trouver des défauts à l'ode de Boileau sur le passage du Rhin et ce lui valut de sa part la qualification brutale d'idiot de Senlis. Ses épigrammes contre de vénérables sujets l'avaient déjà fait connaître sous le nom « d'athée de Senlis ». Mme Deshoulières, par dévouement essaya de le justifier de l'accusa-

(1) Par l'épigramme suivante on jugera du talent de Linière dans ce genre spécial de critique :

[illegible]

tion d'irréligion, mais la naïveté de cette justification ne vint que renforcer l'opinion populaire. L'accusation resta et elle en fut quelque peu atteinte. Linières cependant continuait son rôle de critique. Chapelain, qui l'avait froissé, connut la valeur de son ressentiment lorsque parut « l'ingénieuse parodie de quelques scènes du *Cid*, attribuée successivement à Boileau, Furetière et Charpentier. »

« A ce jeu-là, dit M. de Landine, Linières attrapa plus de coups de canne que de lauriers. » Il ne paraissait pas se rendre compte de la violence de ses attaques et s'étonnait que l'on usât contre lui de représailles. Il lança un mot imprudent contre de Guiche, qui ne les endurait pas patiemment. Le comte lui promit de le faire essoriller. On devait exécuter la sentence en plein jour et dans la rue. Terrorisé, Linières se réfugia chez Cyrano, y passa la journée. Tandis qu'il soupait avec lui et deux officiers au régiment de Conti, MM. de Cuigy et de Bourgogne, on le vint prévenir que cent hommes armés l'attendaient aux fossés de la porte de Nesle qu'il devait franchir pour gagner son logis

du Faubourg Saint-Germain. Avec une pareille bande, de Guiche était sûr de sa vengeance.

Linières tremblait dans un coin et maudissait amèrement l'inspiration funeste de ses épigrammes, lorsque Cyrano, brusquement, décrocha son épée et dit : « Prends une lanterne, marche derrière moi ; je veux t'aider moi-même à faire la couverture de ton lit. » Puis, s'adressant à Bourgogne et à Cuigy : « Vous, messieurs, vous serez spectateurs de cet étrange combat. »

Bien qu'assurés sur la valeur de Cyrano, les deux officiers prirent leurs armes pour lui prêter main forte à l'occasion. Le petit cortège se mit en marche : Cyrano en tête, Linières ensuite, lanterne en main, puis Bourgogne et Cuigy.

La bataille eut lieu et le succès en fut, dès le premier moment, décisif. Les assassins s'attendant à rencontrer un adversaire affaibli par l'ivresse et la débauche se troublèrent devant Cyrano qui fonçait violemment sur eux. En quelques minutes, neuf d'entre eux tombèrent : deux morts, sept blessés. Les autres prirent la fuite.

Cela s'était fait sans bruit, dans un clair obscur de féerie où la haute stature de Cyrano

dut prendre des proportions diaboliques. L'aventure était audacieuse ; elle eut un retentissement énorme et, de ce jour, le maréchal de Gassion ne désigna plus Cyrano que sous le nom d'*Intrépide*.

On le voit, le concours des comédiens, l'éclat des torches : pure fiction. D'ailleurs, il est peu probable que les spadassins n'aient pas à l'avance pris la fuite à l'arrivée d'une pareille assemblée. Les oiseaux nocturnes craignent la lumière et la foule...

*
* *

Les noces et les combats donnèrent à Cyrano une rudesse et une brutalité qui s'allièrent mal avec la finesse des sentiments développés. Il résulta de cela qu'il y eut en Bergerac deux hommes distincts : l'un très rêveur, épris d'immatérielles visions, courant après la chimère ; l'autre sensuel et vulgaire. L'âme et la bête de de Maistre. Cette dernière seulement transparut. L'autre s'enferma dans sa tour d'ivoire et peu la connurent.

Cyrano le sensuel, comme Messire Bruyn, « feut ung rude compaignon en sa jeunesse.

Tout petit, il grugeoyt desja les pucelles, gectoyt les maisons par les fenestres et tournoit congruement en farine de diable quand il vint à calfeutrer son père..... »

Cyrano ne calfeutra pas son père, mais faillit l'être par lui. Le vieil Abel de Cyrano le menaça de supprimer la pension qu'il lui servait. Savinien cria à la tyrannie et ne promit point une sagesse plus grande. Heureusement, Le Bret intervint et les partis se réconcilièrent : « Je me souviens du temps que vous m'appeliez l'*Apôtre de la Liberté*, dit-il... Comme je demeure d'accord avec vous, qu'il n'y a rien de si cher que le temps et qu'il est vrai que tous les hommes l'emploient mal, il me semble que vous devez estre aussy d'accord avec moy que c'est une faute d'autant plus excusable en vostre fils, qu'elle luy est commune avec tous les autres, et avec vous mesme, puisque vous n'avez pas été à son âge moins prodigue que luy d'une chose dont vous n'estes devenu avare qu'à soixante ans... »

Lors, Cyrano « feut maistre de faire tous les jours feste à sept chandelliers ; et, de faict, il besogna des deux mains à son plaisir. Ores,

force de faire esternuer ses escuz, tousser sa braguette, saigner les poinçons, resgaller les linottes coëffées et faire de la terre le fossé, se veit excommunié des gens de bien... »

Ce ne fut point seulement pour avoir amoureusement caressé les ribaudes que Cyrano se vit excommunié des gens de bien. Mais, comme tous les élèves de Gassendi il avait été classé libertin. Etre libertin, grave délit !... Or, savez-vous ce qu'étaient les libertins au XVIIe siècle ? C'étaient des hommes qui prenaient la vie dans son acceptation véritable : qui aimaient tout leur soûl pour la sereine beauté de l'Amour, les sensations qu'il offre, l'inspiration qu'il donne, l'émulation qu'il comporte ; qui prisaient la bonne chère qui consolide l'estomac et rend l'être propre à toutes les besognes de l'esprit et du corps; qui préconisaient l'insouciance et la gaieté ; qui cherchaient dans l'étude un complément aux autres plaisirs ; qui voulaient atteindre l'insaisissable idéal vers qui l'humanité tend les bras avec désespoir : le bonheur. C'étaient des hommes sans foi, des athées endurcis, parce qu'aux cérémonies du culte, ils ne s'agenouillaient pas, la mine contrite, le front humble, les

membres tremblants ; parce qu'aux solennités religieuses on ne les voyait pas, les yeux mi-clos, cueillir d'une lèvre avide le pain consacré ; parce qu'ils n'offraient pas publiquement l'aumône ; parce qu'ils n'avaient pas avec les prêtres ce commerce mielleux où l'égoïsme et toutes les lâches passions humaines se voilent d'hypocrisie.

C'étaient des hommes sans considération parce que devant les Grands, les plumets de leurs feutres ne balayaient pas la terre ; parce qu'ils voyaient dans chaque homme un frère et qu'ils tendaient une main secourable aux plus gueux, sans rougir.

Savez-vous ce qu'étaient les libertins au XVIIe siècle ? C'étaient des hommes de nature primesautière et d'instincts spontanés : c'étaient Bergerac, Molière, Chapelle, Bernier, Rohault, La Mothe-Le-Vayer et plus tard : La Fontaine.

C'étaient des hommes qui, dédaignant la carte du Tendre, se laissaient émouvoir par un coin de nature ineffable, un merveilleux panorama de soleil couchant. C'étaient des silenciaires qui, lorsque l'occasion les réunissait, devenaient les plus brillants causeurs du monde. C'étaient des

souffrants qu'un rien faisait pleurer et qui se résignaient sans murmures aux pires tortures. C'étaient enfin des hommes dans toute la grandeur de ce mot, des hommes imparfaits comme les autres, mais fiers, mais justes, mais énergiques, mais francs, mais généreux : des hommes !...

Savez-vous ce qu'étaient les autres, les convertis, les croyants, les brebis du Seigneur ? C'étaient le prince de Conti : avare, hypocrite, parjure, exacteur, concussionnaire, assassin même ; Condé, exacteur et traître ; Retz, révolutionnaire et débauché. C'était Fénelon même, doux sybarite ; Fénelon, enfermé dans le château de Mme de Sablé ; Fénelon, se faisant suivre d'un valet, qui, rateau en mains, effaçait les traces de ses pas, de peur que ces stigmates ne troublassent l'uniformité artistique de la vue. C'étaient d'autres encore, Louis XIV en tête, d'autres qui composaient cette cour de valets et de caniches.

Cyrano fut donc le plus abhorré des mécréants. Sa *Lettre sur le Carême ;* ses *Lettres pour et contre les Sorciers*, lui aliénèrent plus fortement encore l'Eglise. Ses lettres contre *les Poltrons*,

les Médisants, *les Ingrats*, *les Avares*, *les Pilleurs de pensées*, *les Pédants*, *les Médecins*, *les Frondeurs*, etc., toutes dirigées contre des ennemis personnels, lui mirent en antagonisme des nuées de personnages effleurés par ses critiques acerbes et ses railleries désobligeantes. Montfleury, Scarron, Dassoucy, Loret, Maître Jean et toute une pléiade de poétaillons travaillèrent obscurément par la calomnie, la bonne calomnie de Basile, à détruire sa renommée. Malgré cela, Cyrano conservait des amitiés solides. Quelques-unes lui étaient venues par l'admiration qu'inspirait à certains esprits faibles sa force d'intimidation. Ces esprits faibles sont invinciblement prédestinés à devenir les satellites d'esprits plus puissants; ils viennent se placer sous leur égide, appuient leur volonté chancelante sur la forte volonté, s'en font les dévoués instruments. Le Bret paraît être le type de ces esprits faibles. Il avait, en outre, à l'égard de Cyrano ce je ne sais quoi de tutélaire et de bienveillant qui caractérise la sincère amitié (1). Le Bret joua

(1) Je serais heureux que M. Faguet me dit sur quel témoignage ignoré il base la qualification d'imbécile dont il gratifie si libéralement Le Bret.

auprès de lui le rôle moral de Madeleine Béjart auprès de Molière. Son dévouement lui fut acquis dès la première rencontre, en Périgord (1), où le jeune Savinien rossait, à l'instar de Duguesclin, les gosses de son âge, leur imposait son omnipotence musculaire et même les menait en rangs disciplinés, avec ce talent de persuasion qu'il eut entre tous les Gascons, à la conquête de chimériques bastions. Grand et rude, taillé comme un jeune chêne, aguerri déjà par de violents exercices, il parcourait le Périgord à la tête de ses bandes enfantines, à l'exemple du roi des rois de l'homme au plumet blanc, qui fut un galantin et un héros : Henri IV.

Henri Le Bret s'attacha surtout à Cyrano de par cet étrange fait que la douceur s'allie presque toujours à la brusquerie dans les amitiés humaines. Les fluides de vertus contraires

(1) Nous gardons notre illusion. Qu'on nous le pardonne. D'ailleurs, tant d'erreurs ont été commises à l'égard de la ville natale de Cyrano, qu'on ne saurait nous reprocher cette volontaire méprise. Un niais, du nom solipédique d'Hippeau, parlait même d'un certain château de Bergerac, sis en Périgord, où Cyrano aurait passé son enfance. L'imagination est une grande fantaisiste.

s'attirent : c'est la plus simple loi d'électricité. Le Bret sentait l'ennui de Cyrano et comprenait sa souffrance. Il l'aida souvent, par de consolantes paroles, à calmer l'agitation de son cœur et à éloigner la misanthropie grandissante. Cette amitié d'enfance qui, d'ordinaire, s'éteint lorsque les intérêts de la vie viennent désunir les âmes, resta cependant solide et Le Bret fut l'éternel soutien et consolateur de Cyrano.

Après les guerres et les noces, ils devinrent tous deux des héros de Cervantès. Cyrano, lunatique, fut un Don Quichotte avec de moins longs bras, un profil moins anguleux et des désirs moins vastes. Le Bret, un Pança sans panse et sans âne, mais possédant un gros bon sens pratique auquel se mêla une certaine subtilité gagnée au contact de son ami. Ils conquirent un royaume dans la lune et se préparaient au grand voyage vers Phébus lorsque Atropos posa sa main sèche sur Cyrano.

Nous raconterons plus loin ses derniers instants. Disons quel fut encore son rôle sur cette terre. Il dédaigna les plaisirs vains de la Cour, où, d'ailleurs, l'état de son escarcelle ne lui eut pas permis de tenir son rang. Une

autre Cour, moins fastueuse, mais plus en harmonie avec ses aspirations lui fut familière : celle de Gaston d'Orléans. Il y alla souvent parce qu'on y voyait de jolies femmes et que les hommes y avaient un esprit plus indépendant. On y aimait le théâtre et les femmes de théâtre ; les poètes y affluaient et aussi les amis des poètes. Tristan l'Hermitte et le baron de Modène, plusieurs autres, célèbres au XVIIe siècle, durent l'y accueillir avec enthousiasme. Cyrano parle de Tristan l'Hermitte comme d'un personnage unique : « Il est tout esprit, il est tout cœur, et il a toutes les qualités dont une suffisait jadis à marquer un héros... Enfin, je ne puis rien ajouter à l'éloge de ce grand homme, sinon que c'est le seul poète, le seul philosophe et le seul homme libre que vous ayez... » Duelliste, poète, joueur, débauché, telles furent, sans doute les qualités de Tristan qui émurent si parfaitement le cœur de Cyrano.

Cyrano voyagea en Angleterre, en Italie, en Pologne, où il eut les faveurs des princes. En France, outre le duc d'Orléans, le prince de Conti et le duc de Guise l'accueillirent avec distinction. Il eut un moment de faveur extraordi-

naire. On rechercha sa compagnie, on le jugea le plus spirituel des hommes. Il est probable même que les femmes durent trouver une certoine poésie à ce nez audacieusement placé en promontoire sur son visage. Nous parlerons bientôt de cela.

Puis, soudain, l'ombre se fit. Cyrano, qui, peut être, avait acquis ce mal terrible que Colomb rapporta d'Amérique, ne trouva plus de bonheur certain qu'en l'étude. Il se retrancha dans une retraite recueillie et ne fréquenta plus les cabarets et les cénacles. « Il avait formé, dit M. Lacroix, une espèce d'association philosophique et littéraire, au milieu de laquelle il rendait des oracles. On y traitait en toute liberté les questions les plus abstraites de la métaphysique et les plus délicates de la morale humaine: on ne se piquait pas sans doute d'être toujours très orthodoxe en fait de religion. Puis tout à coup, la discussion descendait de ces hautes sphères et se rejetait gaiement sur des sujets familiers. Les *Entretiens pointus*, qui ont été publiés dans les œuvres de Cyrano, nous donnent une idée exacte du tour ordinaire que prenait la conversation : c'était un assaut de jeux

SAVINIANVS DE CIRANO de Bergerac Nobilis
Gallus ex Icone apud Nobiles D. Domin. LE BRET
et DE PRADE Amicos ipsius antiquissimos depicto
P. H. pinxit.
W. delin. et Sculp. sit.

de mots, d'équivoques et même de coq à l'âne ». Voici dans quel sens les confectionnait Cyrano.

« Il assuroit d'une Femme parée de Fleurs qu'elle avoit ses fleurs.

« Et qu'il faisoit bon offenser le Pape vu qu'il avoit beaucoup d'indulgence.

« Et parlant d'une montre qu'on avoit volée et qui ne pouvoit être retrouvée, il disoit qu'elle ne reviendroit pas, étant assurément mal montée.

« Et voyant un cheval qui, courant la bangue, fiantoit dans sa carrière, disoit qu'il chioit sur le métier. »

A ces entretiens pointus étaient conviés les amis de Cyrano, tous escrimeurs de mérite et écrivains de talent. Citons : Jacques Rohault, de Prade, Beys, de Brissailles, Le Bret, de Bourgogne, de Chateaufort et deux frères de Cyrano dont l'histoire est à peu près inconnue.

*
* *

Les critiques ont exclusivement donné à La Fontaine le sentiment de la nature, prétendant que seul, dans la pléiade des écrivains du XVIIe siècle, il sut en connaître la splendeur. En

cela, les critiques se sont trompés ; d'autres écrivains partagent ce sentiment, et parmi eux, et mieux qu'eux, Cyrano de Bergerac. Il l'acquit insensiblement à errer, à rêver par les campagnes où ses ravissements de poète furent innombrables, soit que les fleurs ou les arbres, les eaux ou les cieux sollicitassent son admiration : « Enfin, écrit-il au Printemps, nous tenons la Terre en bonne Humeur, nous n'avons dorénavant qu'à bien choyer ses bonnes grâces... Partout on voit la Nature accoucher et ses enfants, à mesure qu'ils naissent, jouer dans leur berceau. Considérez le Zéphyre qui n'ose quasi respirer qu'en tremblant, comme il agite les bleds et les caresse. Ne diriez-vous pas que l'herbe est le poil de la Terre et que ce vent est le peigne qui a soin de le démêler ? Je pense même que le soleil fait l'amour à cette saison : car j'ai remarqué qu'en quelque lieu qu'elle se retire, il s'en approche toujours... Tout ce qui ne peut nuire par sa vie est en pleine liberté. Il n'est pas jusqu'à notre âme qui ne se répande plus loin que sa prison, afin de montrer qu'elle n'en est pas contenue. Je pense que la Nature est aux Noces : on ne voit

que danses, que concerts, que festins; et qui voudrait chercher dispute, n'auroit pas le contentement d'en trouver, sinon de celles qui, pour la Beauté, surviennent entre les fleurs. Là, possible, au sortir d'un combat un œillet, tout sanglant tombe de lassitude; là, un bouton de rose, enflé du mauvais succès de son antagoniste, s'épanouit de joie. Là, le lys, ce colosse entre les fleurs, ce géant de lait caillé, glorieux de voir ses images triompher au Louvre, s'élève sur ses compagnes, les regarde de haut en bas, et fait devant soi prosterner la violette, qui, jalouse et fâchée de ne pas monter aussi haut, redouble ses odeurs, afin d'obtenir de notre nez la préférence que nos yeux luy refusent. Là, le gazon de Thin s'agenouille humblement devant la Tulipe, à cause qu'elle porte un calice... »

Ne sentez-vous pas que le bretteur n'est plus dans ces lignes et que seul, le poète parle? Et pourtant, non, le bretteur subsiste encore et c'est dans les éternelles *pointes* sans lesquelles Cyrano ne saurait écrire la moindre phrase. Il faut sempiternellement que quelque chose pique chez lui et la plume lui sert de flamberge lorsque nul ennemi tangible ne le vient offenser.

Dans ces lettres sur la nature, Cyrano, l'*intellectuel*, chante avec un magnifique lyrisme la beauté des choses. Et à ce lyrisme se joint une acuité de vision qui lui inspire d'incomparables métaphores. Sensitif, artiste, il se rapproche de nos contemporains qui, parfois, perçurent l'âme végétale. Il aime infiniment la retraite loin des villes, le reposant silence des crépuscules, la mort journalière du soleil et la nocturne naissance des astres. L'astronome y gagne si le naturiste y perd. Avec enthousiasme il chante les joies fécondes de cette retraite : « J'ay trouvé le paradiz d'Eden, j'ay trouvé l'âge d'or, j'ay trouvé la jeunesse perpétuelle ; enfin, j'ai trouvé la Nature au maillot ; on rit, ici, de tout son cœur ; nous sommes grands cousins, le Porcher du village et moi ; et toute la Paroisse m'assure que j'ay la mine, avec un peu de travail, de bien chanter au Lutrin. O Dieux ! un philosophe comme vous, peut-il préférer au repos d'une si agréable retraite, la vanité, les chagrins et les embarras de la cour ! Ah ! Monsieur, si vous sçaviez qu'un Gentilhomme champêtre est un prince inconnu qui n'entend parler du roi qu'une fois

l'année et ne le connoit que par quelque vieux cousinage ; et, si de la cour où vous êtes, vous aviez des yeux assez bons pour appercevoir ce gros Garçon qui garde vos coqs d'Inde, le ventre couché sur l'herbe, ronfler paisiblement un somme de dix heures tout d'une pièce, se guérir d'une fièvre ardente en dévorant un quartier de lard jaune, vous confesseriez que la douceur d'un repos tranquille ne se goûte point sous les lambris dorez. Revenez donc à votre solitude. Pour moi, je pense que vous avez perdu la mémoire : Oui, sans doute, vous l'avez perdue. Mais, en vérité, reste-t-il encore quelque sombre idée dans votre souvenir de ce Palais enchanté dont vous vous êtes banni ? Ah ! je vois bien que non ! Il faut que je vous en envoie le tableau dans ma lettre. Ecoutez-le donc, le voici, car c'est un tableau qui parle. On rencontre à la porte de la maison une allée de cinq avenues ; tous les Chênes qui la composent font admirer avec extase l'énorme hauteur de leurs cîmes ; en élevant les yeux depuis la racine jusqu'au faîte, puis, les précipitant du sommet jusques aux pieds, on doute si la terre les porte, ou si eux-mêmes ne portent

point la terre pendue à leurs racines... Leurs bras étendus vers le ciel, semblent, en l'embrassant, demander aux étoiles la bénignité toute pure de leurs influences et les recevoir auparavant qu'elles aient rien perdu de leur innocence au lit des Elémens. Là, de tous côtés, les fleurs, sans avoir eu d'autre jardinier que la Nature, respirent une haleine douce qui réveille et satisfait l'odorat; la simplicité d'une rose sur l'églantier, et l'azur éclatant d'une violette sous des ronces, ne laissant point de liberté pour le choix, font juger qu'elles sont toutes deux plus belles l'une que l'autre. Là, le Printemps compose toutes les saisons; là, ne germe point de plante venimeuse que sa naissance aussitôt ne trahisse sa conservation; là, les ruisseaux racontent leurs voyages aux cailloux; là, mille petites voix emplumées font retentir la Forêt du bruit de leurs chansons; et la trémoussante assemblée de ces gorges mélodieuses est si générale, qu'il semble que chaque feuille dans les bois ait pris la figure et la langue d'un Rossignol : tantôt vous leur oyez gazouiller un concert, tantôt traîner et faire languir leur musique, tantôt passionner

une Elégie par des soupirs entrecoupés, et puis amolir l'éclat de leurs sons, pour exciter plus tendrement la pitié ; tantôt aussi ressusciter leur harmonie, et, parmi les roulades et les fugues, rendre l'âme et la voix tout ensemble. Echo même y prend tant de plaisir qu'elle semble ne répéter leurs airs que pour les apprendre, et les ruisseaux jaloux grondent en fuyant, irrités de ne les pouvoir égaler. »

Et Cyrano, dans ce « petit Fontainebleau » s'égare, sous les bosquets chantants, converse avec les sources, lutine les papillons vifs, siffle les merles inharmoniques, cueille d'odorants bouquets, foule la « mer calme » du gazon et, dans son ivresse bucolique, déclare que « des lieux si charmants auront forcé le ciel à se joindre à la Terre. » Il porte plus que de l'admiration à la nature : de l'Amour. Il est libre dans la libre éclosion des êtres, heureux d'une félicité sans égale. Ce que Jacques de Voragine disait de saint François : « Il appelait tous les animaux ses frères », lui est merveilleusement applicable. Il passe, comme Bernardin de Saint-Pierre, des journées entières à contempler des coins de campagne, à observer les oiseaux et

les insectes. Il prétend correspondre avec les animaux, les végétaux et les pierres. Il donne même à ces dernières une vie brutale et perfectible. Des voix, partout des voix lui parlent, expriment des sentiments ; partout il découvre une passion peinte dans l'aspect calme ou tourmenté des choses. Mais ce sont ces voix éparses, se faisant confusément entendre, qu'il écoute avec recueillement. « N'avez-vous pas pris garde, écrit-il dans son *Voyage dans la Lune*, à ce vent doux et subtil qui ne manque jamais de respirer à l'orée des bois ? C'est l'haleine de leur parole, et ce petit murmure ou ce bruit délicat dont ils rompent le sacré silence de leur solitude, c'est proprement leur langage. Mais encore que le bruit des forêts semble toujours le même, il est toujours si différent que chaque espèce de végétaux garde le sien particulier, en sorte que le Bouleau ne parle pas comme l'Erable, ni le Hêtre comme le Cerisier. »

Cyrano, dans les bois, pareil aux Inspirés d'un autre âge, répond aux discours que les choses lui adressent, ou bien, les yeux fixes, il écoute ce rythme universel, cette cadence adorable, « cette musique de la Nature » dont

une main divine peut seule régler l'orchestration. Et alors, la vie, l'ignominieuse vie terrestre est oubliée. Et l'impénitent, l'athée, se sent pénétrer d'une soudaine piété, piété naturelle, piété esthétique qui se manifeste par des hymnes de reconnaissance à la main invisible, demi-niée encore et cependant devinée en toute création.

Le Bret, lui, déteste la nature. C'est un bourgeois : M. Jourdain ou M. Dimanche que l'on aurait purgé de sa lourdauderie avec quatre grains d'hellébore. Il raille les effusions de Cyrano; il lui proteste que son imagination est seule amoureuse d'une *imaginaire* nature. Le Bret a trop chaud au soleil. Il déclare ses ardeurs insupportables. Voici le sujet d'une lettre. Cyrano plaide, chante la gloire de Phébus, fait sa missive égale en puissance à l'hymne d'Homère. Parfois il ajoute à cette puissance la grâce de Catulle et la subtilité d'Ovide, et sa phrase exprime des mignarderies exquises : « Encore s'il nous vouloit brûler, dit-il, il n'envoyeroit pas la rosée pour nous rafraîchir ; cette belle rosée qui nous fait croire par ces infinies gouttes de lumière que le flambeau du monde est en

poudre dans nos prez ; qu'un million de petits Cieux sont tombez sur la terre ; ou que c'est l'âme de l'Univers, qui, ne sçachant quel honneur rendre à son père, sort au-devant de lui et va le recevoir jusque sur la pointe des herbes. Les Villageois s'imaginent, tantôt que ce sont les poux d'argent tombez au matin de la tête du Soleil qui se peigne ; tantôt la sueur de l'air, corrompue par le chaud, où des Vers-luisans se sont mis ; tantôt la salive des Astres qui leur tombe de la bouche en dormant... »

Mais si l'Eté, si le soleil rajeunissent Cyrano, excitent en lui des vigueurs nouvelles, donnent à son esprit une éblouissante inspiration, combien l'Hiver, combien l'Automne le terrorisent ! Il n'en parle qu'avec crainte, comme d'un de ces lycanthropes apostés au coin des bois, prêts à fondre sur l'homme, et qui se vengent des dénonciations : « Les Hommes épouvantés de cette effroyable saison, dit-il de l'Hyver, en tirent des présages proportionnés à leur crainte. S'il neige, ils s'imaginent que c'est peut-être au Firmament le chemin de lait qui se dissout ; que cette perte fait de rage écumer le Ciel, et que la Terre, tremblant pour ses enfants, en

blanchit de frayeur. Ils se figurent que l'Univers est une tarte, que l'Hyver, ce grand Monstre, sucre pour l'avaler; que peut-être la neige est l'écume des plantes qui meurent enragées et que les vents qui soufflent le froid sont les derniers soupirs de la Nature agonisante. Moi-même qui n'explique guère les choses qu'en ma faveur, et qui, dans une autre saison, me serois persuadé que la neige est le lait végétatif que les Astres font téter aux plantes, ou les miettes qui tombent après Grâces de la Table des Dieux, me laissant emporter au torrent de l'exemple :

S'il grèle, je m'écrie : « Quels maux nous sont réservés, puisque le ciel innocent est réduit à pisser de la gravelle ! »

Dans ses promenades, Cyrano trouve partout matière à dissertation. L'ombre que les arbres font dans l'eau lui inspire une aimable lettre; il passe de douces heures à détailler les perfections funéraires d'un cyprès, et d'agréables désœuvrements à contempler l'aqueduc d'Arcueil qui lui fournira le sujet de descriptions pittoresques. Mais toutes les manifestations de la nature, tristes ou sombres, le frappent dou-

loureusement. Il faut dire que sa vie est devenue moins tapageuse et que le ferrailleur a fait place au contemplatif. Tandis que la plèbe littéraire le déchire à belles dents, il s'initie par cette religion naturelle à la religion des grandes âmes, sans autres rites et dogmes qu'un Amour du Beau, du Bien et du Vrai...

*
* *

Il existait au XVIIe siècle un homme d'esprit que d'aucuns crurent fou parce qu'il enveloppait de tournures baroques les vérités qu'il lui plaisait de dire. Cet homme est M. de Chicot. De Thou, qui le connaissait, et qui taxait les hommes à leur juste valeur en parle ainsi : « C'était un bon françois, grand bouffon et fort vaillant. Il prit le comte de Chaligny au siège de Rouen, ne lui dit point qui il était et, voyant le roi, lui dit : « Tiens, je te donne ce prisonnier qui est à moi. » Le comte, se voyant pris, donna un grand coup d'épée sur la tête de Chicot, dont il mourut quinze jours après, par mauvais régime. Il y avoit dans la Chambre où il étoit malade un soldat qui se mouroit. L'on fit venir le curé du lieu pour le confesser, qui ne

le voulut point absoudre, pour ce qu'il avoit suivi le roi, qui étoit de la religion. Chicot se leva de son lit en colère, battit outrageusement le curé, et le jeta à coups de pieds hors de la chambre. Il disoit la vérité aux grands de la cour avec toute liberté. Il étoit de Gascogne et avoit été au maréchal de Villars. Il mourut riche ».

Cyrano mourut pauvre. A part cela, ne trouvez-vous pas un air de famille à ces deux hommes? Ils disaient la vérité aux grands de la cour ; ils étaient de Gascogne. Ils avaient appartenu, l'un au maréchal de Villars, l'autre au duc d'Arpajon, ce que semble ignorer M. Rostand.

Et que faudrait-il faire ?...
Chercher un protecteur puissant, prendre un patron,
Et comme un lierre obscur qui circonvient un tronc
Et s'en fait un tuteur en lui léchant l'écorce,
Grimper par ruse au lieu de s'élever par force?
Non, merci ! Dédier, comme tous ils le font
Des vers aux financiers ? Se changer en bouffon
Dans l'espoir vil de voir, aux lèvres d'un ministre,
Naître un sourire, enfin, qui ne soit pas sinistre ?
Non, merci ! Déjeuner chaque jour d'un crapaud ?
Avoir un ventre usé par la marche ? une peau
Qui, plus vile, à l'endroit des genoux, devient sale !
Exécuter des tours de souplesse dorsale ?
Non, merci !.....

Voici le Cyrano de M. Rostand. Il diffère du vrai Cyrano, lequel professa ces... paradoxes et refusa tout d'abord d'être au maréchal de Gassion qui estimait son esprit et sa bravoure. Plus tard, lorsqu'il vit la misère venir et la notoriété décroître, il accepta les offres du duc d'Arpajon, vaillant et ambitieux homme de guerre, auquel il servit de secrétaire intime et d'ami.

Il fit dans cette position nouvelle comme ses confrères en servitude. Il réunit ses *Œuvres diverses* et sa comédie du *Pédant Joué* et les dédia au duc d'Arpajon. Sa dédicace frisa même la bassesse et il dut souffrir d'écrire ces phrases : « Il y a près d'un an que je me donnai à vous et depuis cet heureux moment, tenant pour perdu tout le temps de ma vie que j'ai passé ailleurs qu'à votre service, et ne me contentant pas de vous avoir dévoué tout ce qui m'en reste, j'ai tâché de réparer cette perte en vous en consacrant encore les commencements ».

Chez le bon éditeur de Sercy
Faire éditer ses vers en payant ? Non, merci !...

Et ce fut, n'en déplaise à M. Rostand, chez

le bon éditeur de Sercy que furent publiées, en 1654, les œuvres diverses de Cyrano.

***

Les temps avaient changé, comme on voit, pour Cyrano. La faveur ne fut pour lui que passagère. La mauvaise réputation que *Tartufe* procura à Molière, *Agrippine* l'avait procurée à Cyrano. L'esprit d'hypocrisie, l'esprit prêtre eut encore une fois raison de l'esprit libéral. Mais nul roi ne vint au secours du bretteur-poète. Au seuil de la tombe, il vit la haine grimacer et la menace poindre.

On disait déjà qu'il était fou. Ménage le clame à large gueule : « Je crois que quand il fit son *Voyage dans la lune*, il en avait déjà le premier quartier dans la tête. *Il est mort fou* ». D'autres ont accrédité cette erreur : Voltaire, par exemple.

Les bigots avaient intérêt à le diffamer. On racontait des choses étranges sur ses livres. Le jugement des contemporains lui fut défavorable. Boileau n'en parla qu'avec pitié; Ménage le trouva plat ; Brossette nia sa science et son jugement, Guéret caractérisa ainsi son talent :

« les allusions et les équivoques ont toujours fait votre capital ».

Agrippine ameuta contre Cyrano les disciples innombrables de Loyola. On envahit le théâtre, on hurla contre le blasphémateur. D'aucuns même proposèrent de le brûler comme avaient fait de Lancre et ses acolytes des Sorciers du Labour.

Voici ce que contenait cette damnable pièce :

TÉRENTIUS

Respecte et crains des dieux l'effroyable tonnerre !

SÉJANUS

Il ne tombe jamais en hiver sur la terre.
J'ai six mois pour le moins à me moquer des dieux.
Ensuite, je ferai ma paix avec les cieux.

TÉRENTIUS

Ces dieux renverseront tout ce que tu proposes.

SÉJANUS

Un peu d'encens brûlé rajuste bien des choses.

Remarquons ce dernier vers qu'on rapprocherait facilement du fameux vers de Molière :

Il est avec le ciel des accommodements.

qui n'en est peut-être qu'une habile reproduction.

Cette tragédie d'*Agrippine* contenait des blasphèmes plus que transparents. Les bigots, avec ce rare sens qui les caractérise, les laissèrent passer sans protestation. Mais leur fureur n'eut plus de mesure lorsque Séjan prononça ces paroles :

Frappons ; voilà l'hostie, *et l'occasion presse !*

« Une équivoque stupide entre l'eucharistie et l'excellent mot français qui signifiait victime en sa plus noble acception, dit Charles Nodier, est bien digne des gens qui fauchèrent, il y a quelques années, les fleurs emblématiques de la Gaule indépendante, par haine pour un fer de lance qui a été figuré autrefois dans leur blason national... »

Et pendant que se manifestaient ces haines et ces jalousies, la tête bandée, le corps faible et le cœur aigri, le pauvre Cyrano s'en allait rejoindre son froid royaume lunaire.....

Passant un jour près d'une maison mal construite, il reçut sur le crâne une poutre incidemment détachée des auvents. M. Rostand le dit, lui, sur la foi des commentateurs,

Tué dans une embûche
Par derrière, par un laquais, d'un coup de bûche.

et choisit dans le fatras biographique ce qui lui semble le plus romanesque : une mort par vengeance. Les Jésuites, qui n'aimaient pas Cyrano, ont été longtemps soupçonnés d'avoir conduit la poutre. Il est difficile, à deux siècles de là, d'éclaircir ce mystère. La trajectoire de cette poutre a tenu en haleine des générations de compulseurs. Ils ne découvriront rien, je vous le dis en vérité : l'air garde les secrets qu'on lui livre. D'ailleurs, Cyrano, depuis si longtemps en expectative devant le soleil et la lune devait mourir comme tous ceux qui veulent sonder l'infini : un astre errant lui aura décoché quelque aérolithe!...

Quoi qu'il en soit, blessé et houspillé, il se traîna jusqu'à l'hôtel d'Arpajon. Le duc, en véritable homme de guerre, n'aimait pas les impotents. La continuelle présence de ce personnage amaigri, aux mouvements lents, à l'expression triste, lui fut bientôt insupportable. Cyrano déguisait pourtant les affres de sa maladie sous des sourires d'une gaieté douloureuse. Mais cette visible contrainte n'émut pas le dur guerrier qu'était Arpajon, et, sous couleur de sollicitude, il conseilla à Cyrano de

séjourner à la campagne où peut être se produirait une recrudescence de vitalité.

Ce brusque congé plongea Cyrano dans une désolation mêlée de colère. Il allait devenir le vagabond faible et hargneux après avoir été le coq arrogant et batailleur. Le grand protecteur, le grand redresseur de torts eut cette punition d'avoir, sur ses derniers jours, besoin d'une sauvegarde. Ses amis, nombreux et éprouvés, lui épargnèrent la misère dernière. Tannegui Régnault des Bois-Clairs alla quérir, plein d'anxiété, le pauvre grand homme mourant. Il le garda chez lui pendant quinze mois, l'entoura de tous les agréments de la richesse, le soigna, le dorlota si bien qu'on crut un instant la guérison certaine.

Mais le mal reprit et Cyrano vit la lente mort venir de l'horizon avec son cortège de décrépitudes morales et physiques. Il était encore jeune, mais la vigueur l'avait abandonné. Bien que de courtes révoltes le secouassent souvent, la résignation pénétrait graduellement son être. Ses amis se réunissaient dans sa chambre de malade pour le distraire, et les *Entretiens pointus* durent y être quelque peu repris avec,

cependant, une mélancolie inaccoutumée, de sombres et éloquents silences.

Seul, Cyrano revoyait ses œuvres, corrigeait, élaguait. Il demanda au fidèle Le Bret de réunir après sa mort les quelques manuscrits sauvés de la main haineuse des Jésuites.

Puis, il lui raconta son Ame; il lui dit quels troubles naissaient en lui lorsque derrière la magnificence des choses il percevait Dieu. Jamais, certes, comme en pleine nature où tout chante l'immatérielle puissance, il n'avait senti combien apaisante est la pensée que les allégresses d'une vie future compenseront les leurres de la vie présente. Il regretta d'avoir gâché les années disparues. Pourtant la religion, avec toutes ses compromissions et ses vilenies ne le tenta pas. Toute sa vie il avait raillé le bon commerce des Sacrements pratiqué magistralement par une théocratie crochue et puissante, sauvage dans ses haines, si sublime dans ses dévouements isolés. Il avait raillé le bon commerce des Sacrements et quasi nié Dieu qu'il glorifiait cependant à certaines heures où l'âme déborde. Personne, à cause de ces divergences de pensée, ne déchiffra son

sentiment intime. Le Bret dit bien qu'il s'absorbait en des méditations édifiantes. Nous voulons admettre que la rédemption fut pour lui comme pour bien d'autres. Le grimaçant Voltaire la connut à son tour. Mais faire mourir Cyrano dans une atmosphère de religion et d'amour, c'est bouffon. Larmoyer, ce blasphémateur ? Prendre des attitudes penchées, ce stoïque ? Non, non...

Le Bret, Philinte du meilleur calibre, fréquentait gens d'église, se présentait à leurs cérémonies, faisait preuve de religiosité fervente. Il ne voulut point que l'ami aimé et admiré s'en allât avec la malédiction des hommes. Il l'exhorta à entendre le langage sacré, à recevoir la visite des prêtres. Et comme Cyrano s'entêtait, Le Bret, effrayé par l'amaigrissement et la pâleur croissants de son visage, songea aux blanches femmes des couvents dont la voix dictamise les âmes. Deux, parmi elles, avaient été douces pour Cyrano : la mère Marguerite de Jésus à qui il avait des obligations et la baronne de Neuvillette, sa cousine, dont il avait admiré la beauté et l'esprit. Elles vinrent à son lit de mort et lui par-

lèrent avec des larmes du mystérieux Ailleurs où il espérait capturer ses chimères. Elles voulaient surtout qu'une sainte mort le lavât de l'imputation d'athéisme que lui portait la renommée. Mais la faible mère Marguerite de Jésus n'avait pas la subtilité nécessaire pour triompher du philosophe et le charme suffisant pour émouvoir le poète qui vivaient en Cyrano. Avec sa beauté d'antan, Mme de Neuvillette eût peut-être emporté la victoire ; mais il lui avait poussé « des poils au menton, toute jeune qu'elle estoit, en telle quantité et si hideux qu'ils pouvoient la faire passer pour une personne monstrueuse. » Ce désagrément physique lui enlevait cette séduction qui n'abandonne pas la femme au couvent et qui, souvent, lui donne auprès des pénitents une autorité plus grande.

Cyrano fit aux deux religieuses des concessions sans nombre, les assurant que « le libertinage lui paroissoit un monstre pour lequel il avoit toute l'aversion qu'en doivent avoir ceux qui veulent vivre chrétiennement. » Il n'abjura cependant pas définitivement ce que la religion qualifie d'erreurs et que sa philosophie lui

montrait sous un tout autre aspect. Et comme la mort lui paraissait prochaine, il préféra un recueillement solitaire aux exhortations persécutrices des religieuses et se fit porter chez un sien cousin *trésorier général des offrandes, aumônes et dévotions du roi*, saint personnage dont la compagnie dut lui être salutaire. On ne croit pas que d'autres que Lebret et ce cousin aient assisté les derniers moments du grand original. D'ailleurs, s'il est superflu de dire que la baronne de Neuvillette serait très étonnée de se voir impliquer dans l'aventure d'amour que narre M. Rostand, il ne le sera pas d'ajouter que l'entrée des couvents était, au XVIIe siècle, interdite aux chevaliers du royaume.

Cyrano de Bergerac pénétra, il est vrai, dans le couvent des Dames de la Croix, vêtu d'un manteau de chêne et à jamais délivré des obligations humaines. Et ce fut par malechance dernière, un jour de septembre, un de ces jours d'automne qui révolutionnaient sa bile et mettaient dans le doux naturiste des printemps fleuris et des étés vermeils une maussaderie qui lui donnait une vision pessimiste de la création.

Son corps, réclamé par la mère Marguerite de Jésus, reposa dans la chapelle à côté de celui du duc d'Arpajon. Et tandis qu'on l'inhumait obscurément, la convulsion d'agonie prenait d'autres êtres qui lui étaient chers, Tristan l'Hermite et Gassendi, afin qu'en l'autre monde, il ne fut pas comme ici-bas, solitaire et vilipendé et put dans quelque photosphère incandescente reprendre les entretiens favoris.....

* * *

Depuis, l'âme de Cyrano n'avait jamais été évoquée (1). Après deux siècles d'obscurité, comme celle de Shakespeare, elle émerge de l'ombre, blanche et triste, et le monde admire ce qu'il avait oublié. L'œuvre de M. Rostand serait grande, ne fut-ce que par cette résurrection.

Il est malheureux seulement qu'il n'ait pas

(1) Si ce n'est par M. Pierre Brun qui vécut sept années en communion directe avec elle et écrivit le merveilleux livre, dont on apprécia la remarquable conception et l'exacte documentation, et dont je n'ai eu que dernièrement connaissance.

conservé au personnage de Cyrano son entière originalité et l'ait, au cinquième acte, entouré d'un appareil religieux. Cependant, il a raison, car ce Cyrano illusoire va nous attendrir dans sa mort comme il nous a émus dans sa vie. Laissant la réalité, nous entrons en plein rêve dans le couvent des Dames de la Croix, d'une tristesse égale à la tristesse de ce spectre qui contemple avec un sourire de joie farouche l'inexploré. Et cet inexploré qu'il connaît bien d'intuition, cet inexploré l'attire. Il veut le parcourir et cependant il n'a aucune hâte, car, derrière lui, la beauté des choses le capte. Comme cette nature automnale, comme ce crépuscule sont grandioses! Pour la première fois de sa vie il comprend pourquoi le hasard ou tout autre dieu différemment dénommé, mit dans les manifestations de la nature les rousses magnificences de l'Automne et que cette saison est, par excellence, la saison auguste. Parfois, dans la vie, après nos lâchetés et nos crimes, nous éprouvons le besoin de nous examiner, de vivre un instant avec cette chose intérieure que d'aucuns nomment Ame. L'instant est souvent mal choisi, soit que le printemps excite

en nous des fièvres ou que l'hiver engourdisse notre intellect. C'est pourquoi une fois l'an, l'Etre rendit les choses propices à notre méditation. L'automne est une phase d'extinction, de calme plat, de douceur triste, de morosité agréable, de bercement et de langueur, de chagrin aussi, mais de chagrin mêlé d'extase.

Plus volontiers en Automne nous aimons et nous pleurons, nous, les Jeunes de la génération actuelle qui admirons sans l'envier Béranger et ses printemps, ses chansons et ses soleils. Tout entière d'ailleurs, l'humanité se désole comme gagnée par la douleur de quelques-uns qu'effleure la mort haineuse. Le décor du cinquième acte de *Cyrano de Bergerac* est bien choisi pour déterminer en nous la tristesse qu'accroîtra la mort de Savinien. On regrette seulement que quelque musique enveloppante comme un encens ne s'y fasse point entendre : un chant d'automne, en mineur, avec des notes d'une mélancolique puissance d'évocation. Pourtant, ce chant de douleur toutes choses le psalmodient, des longues branches dénudées aux roses qui s'étiolent. Et les feuilles valsent, valsent, valsent dans le recueillement. Et les

sœurs, une à une, défilent, silencieuses et douces, se perdant dans le clair-obscur des arbres, pareilles en mélancolie aux feuilles qui tombent. Et ne symbolisent-elles pas, elles aussi, dans leurs longues robes brunes, l'automne de l'humanité, les pauvres feuilles trop lourdes à l'arbre fatigué et qui glissent, lentes et taciturnes, vers d'autres mondes de joie et d'Amour? Vous les verrez, essaimées autour de la Croix, où dort sur son billot d'infamie le Sauveur aux poils roux, aux yeux de ciel, et vous me direz si elles n'ont point cet air lassé, cette physionomie résignée des feuilles qui jonchent la terre.....

Cyrano mourant parmi ces nonnes, sous l'œil de la femme aimée, cela nous attendrit et nous porte loin de la chambre ridicule où, selon l'histoire, il s'éteignait entre son cousin et Le Bret éploré. On ne meurt bien qu'entouré d'affection. Or, voyez l'étrange chose! M. Rostand, trouvant solitaire la mort de Cyrano, malgré la présence de la baronne de Neuvillette, de la mère Marguerite de Jésus et de Le Bret, ressuscite pour la circonstance des morts indifférents : le bon pâtissier Ragueneau, par

exemple, décédé à Lyon, le 18 août 1654, et dont la présence au *lit* de mort de Cyrano, en septembre 1655, ne pourrait s'être produite que par un phénomène de concentration fluidique, dénommé apparition. A moins que M. Rostand n'ait été suggestivement instruit de ces événements posthumes, nous nous demandons dans quel but il fait intervenir ce spectre qu'il aurait fort bien pu remplacer par un ami quelconque de Cyrano, de Prades, entre autres, qu'il connaissait dès l'enfance et qu'il affectionnait particulièrement. La présence de Ragueneau est d'autant mieux superflue qu'il fut entièrement inconnu de Bergerac. Sa fierté l'empêchait, dans la pire misère même, de participer au parasitisme des Beïs, des Dassoucy et de toute la bohême dépenaillée qui dévalisait la boutique de ce « père nourricier des Muses ». Ils arrivaient, ainsi que le fait voir M. Rostand, dans ces tenues originales qui ont provoqué la boutade d'un critique bilieux : « le poète est un homme mal habillé. » Ils avaient de grandes perruques malpropres, des moustaches orgueilleuses et des justaucorps dont les manches montraient la corde. Ils fai-

saient un bruit Parnassien de bon aloi, parlaient par métaphores et se battaient à coups d'hémistiches.

Un large sourire éclairait, à leur vue, le visage de Ragueneau qui, obséquieusement, chapeau en main, leur tenait porte ouverte. Tout de suite, ayant faim, ils chatouillaient la manie du bonhomme, vantaient la redondance de ses alexandrins, le complimentaient sur une ode ancienne, lui présentaient un sujet de ballade à traiter et dont, en sa faveur, ils semblaient généreusement faire l'abandon. Quelquefois même, poussant la condescendance plus loin, quand l'un d'eux avait, en chemin, élaboré quelque misérable sonnet, ils l'engageaient à le signer, simulant une extrême joie pour cet honneur. Ah ! pourquoi n'avons-nous pas toujours en portefeuille cette admirable fable de La Fontaine : *Le Renard et le Corbeau ?* Quel enseignement ! Malheureusement, à l'heure où les poètes envoyaient Ragueneau à la faillite, ladite fable était encore à l'état embryonnaire dans les lobes de ce génial cerveau. D'ailleurs, la relirions-nous cent fois que nous n'en comprendrions pas la pensée morale. Nous sommes

hommes et tout n'est ici-bas que vanité. Ragueneau l'avait cette vanité du vers qui jette par le monde tant d'Amaury d'Argenton !....

Le pauvre bonhomme était si naïf et ses parasites si adroits! Lise, sa femme, dont le budget diminuait de jour en jour, voyait seule la décadence. Et c'étaient des scènes auxquelles l'aveugle pâtissier donnait des conclusions rythmées sur le mètre Cornélien. Ragueneau n'eut jamais le courage de renvoyer les poètes. Jusqu'à la dernière heure, il les accueillit avec le même sourire, leur annonçant avec enthousiasme l'apparition de ses pièces de vers, les leur déclamant avec trouble et recevant d'eux mille protestations aimables. Nul, à vrai dire, n'eut plus d'autographes que lui et, sur l'emplacement de sa boutique, au Marais, on en eut pu composer un recueil de précieuse valeur. Malheureusement, quand vinrent les exempts, il eut beau leur confier son amitié pour tel écrivain de mérite et sa sympathie pour tel poète de talent, on n'en tint pas compte et on l'amena en prison réfléchir sur les vicissitudes de la vie littéraire.

Il n'y gagna pas la sagesse et se sentit, au

sortir de la géôle, pris d'un goût excessif pour le théâtre. Mais ne pouvant subvenir aux besoins de sa femme et de sa fille en expectative devant le buffet vide, tandis qu'il étudiait le jeu du séduisant Bellerose et du puissant Montfleury, il résolut de quitter Paris et de chercher fortune en province.

C'est alors, sans doute, qu'il écrivit le fameux sonnet conservé dans les *Chevilles*, d'Adam Billaut, qui prouve qu'il s'était quelque peu désillusionné, et sur son propre talent, et sur la reconnaissance humaine. Il prouve aussi, ce sonnet, comme le remarque judicieusement Charles Beys, que le bon Ragueneau ne confectionnait pas l'alexandrin aussi mal qu'on s'accorde à le dire. M. Jules Claretie, dont les critiques subtiles s'égarent quelquefois, aurait pu, en cette occurrence, juger de façon moins acrimonieuse un pâtissier qui, en somme, ne s'entourait pas du raffinement d'art auquel cet académicien doit les meilleures manifestations de son talent. Puis, comme nous devons être charitables, laissons un peu d'admiration à ce poursuiveur jamais lassé de la plus tentante des chimères.

En 1640, date du 3e acte de *Cyrano de Bergerac*, Ragueneau n'était pas ruiné, M. Rostand. Il n'eut jamais l'intention de se pendre et ne devint, à ma connaissance, l'intendant de personne. Vers 1652 ou 1653, époque de sa ruine définitive, il quitta Paris. Après avoir longuement traîné la misère sur les routes, il rencontra, par un inespéré bonheur, Molière qui parcourait la province avec sa troupe. Il lui fit part de son infortune et de ses insuccès littéraires. Comme le grand comique avait abandonné Paris pour des raisons analogues, il prit en grande pitié ce frère malheureux et l'engagea avec sa laide fille qui, d'abord domestique de Mlle de Brie, devint ensuite la femme du peu difficile La Grange.

Molière, par son inépuisable patience et sa merveilleuse habileté, avait acquis la réputation de donner une expression théâtrale au plus massif des soliveaux. Il ne put cependant rien tirer de Ragueneau. Il fut réduit à lui confier des rôles de serviteurs dont le mutisme est un garant de bonne interprétation. Ragueneau fut inapte à ce service même et la seule fonction

qui restât à tenir sur les planches : celle de moucheur de chandelles, lui fut conférée...

Le bonhomme vit bien qu'il se ravalait, mais sa pauvre cervelle conservait encore quelque illusion. Heureux dans cette bohème, il se réjouissait du succès, déplorait les malheurs, pactisait avec l'esprit général de la troupe. Il traversa ainsi de nombreuses villes, assista aux triomphes de *L'Etourdi* et, las de souffrir et de versifier, passa, en 1654, dans l'autre monde où sont récompensés et glorifiés *pauperes spiritu*.

Ainsi donc, Ragueneau ne put d'aucune façon assister aux derniers moments de Cyrano. Mais c'est là le moindre anachronisme. Il semble que M. Rostand ait fait converger vers ce pivot du 5e acte, qui est la mort du Grand Généreux, tout un rayonnement d'erreurs.

Selon la pièce, Cyrano mourant tend la main à Ragueneau et dit :

Qu'est-ce que tu deviens maintenant, mon confrère ?

Et Ragueneau :

Je suis moucheur de.. de... chandelles, chez Molière.

Tout au plus, s'il avait traversé le Styx,

pouvait-il l'être chez le Père Eternel. Molière, d'ailleurs, était à Montpellier où siégèrent, de 1654 à 1655, les Etats Généraux, sous la présidence de son ancien condisciple, le prince de Conti. Il tint un rôle dans le fameux ballet des *Incompatibles*. L'unique séjour qu'il ait fait à Paris, pendant la longue période de ses voyages, date de 1650, époque à laquelle la boutique de Ragueneau était encore l'entrepôt des meilleures pâtisseries et des plus détestables alexandrins de France.

Comme si le nom du grand comique éveillait en lui le lointain souvenir de frasques communes, Cyrano s'écrie :

Molière !

Et M. Rostand, pensant qu'à l'heure dernière, une révélation désagréable peut donner quelques sensations heureuses, met dans la bouche du fantasmatique Ragueneau cette balourdise :

Mais je veux le quitter, dès demain ;
Oui, je suis indigné ! Hier, on jouait Scapin,
Et j'ai vu qu'il vous a pris une scène !...

Ragueneau avait bien des raisons pour ne pas quitter Molière : la première et la plus

importante, c'est qu'on le gardait par commisération ; la seconde, qu'il eut été incapable d'abandonner un milieu artistique où il trouvait les joies les plus pures ; la troisième, comme il est dit précédemment, qu'il reposait depuis un an dans les plaines du Lyonnais, excommunié, mais à coup sûr emparadisé ; la quatrième enfin, que, pas plus que Cyrano, il n'assista aux représentations des *Fourberies de Scapin*, données en 1671, *dix-sept ans après* la mort du pâtissier-poète, *seize ans après* la mort de Bergerac. Le seul qui eut pu s'apercevoir du plagiat est Le Bret; or, dans son édition des œuvres de Cyrano, où il mentionne tous les faits marquants de cette chère existence, il passe l'emprunt sous silence.

Il est temps d'ailleurs de détruire en partie l'éternelle accusation de plagiat qui plane sur le génie de Molière. Quand Cyrano arriva au collège de Beauvais, il se trouvait, par grande malechance, à la tête du collège, un sosie de son premier magister en la personne du principal Jean Grangier. Ce principal, un des plus profonds érudits de France et, selon Moreri, le meilleur orateur et latiniste de son temps,

était devenu le pédant par excellence. Avare, vindicatif, impétueux, il passait comme une bourrasque dans les classes, attaquant les maîtres, raillant les élèves, critiquant ses collègues, ayant avec tout le monde d'interminables querelles. Le contraste entre ses colères hautaines où sonnaient les termes d'une ridicule éloquence pédagogique et ses ratiocinages d'Harpagon le rendirent légendaire dans l'Université de Paris. Les étudiants mimaient ses gestes de rhéteur ou se contaient en cachette les conséquences de sa ladrerie. Cet abbé louche vivait dans le dérèglement, lutinant les femmes et fréquentant les cabarets. On conte même qu'il ne trouvait rien de plus admirable que l'ode d'Anacréon, *Sur une coupe d'argent*, où le poète voulait que le graveur ciselât l'Amour foulant la vendange en compagnie de Bacchus. Et aussi ce vers d'Ovide :

Venus in vino ignis est in igne

Ce principal était dans un sens un voluptueux raffiné. Mais si son palais préconisait les vins généreux, son désir s'adressait à des femmes d'une relative suavité. Sa servante, lourde cam-

pagnarde, le capta d'un certain sourire qu'il n'avait point trouvé dans les livres où cependant les bons érudits puisent la pure félicité. Il eut d'elle quelques enfants et, pour régulariser cette irrégulière situation, obtint du pape Urbain VIII on ne sait quelle extraordinaire dispense qui lui en concéda le pouvoir. Par un juste retour des choses, sa vie finit misérablement; une sorte de trouble mental, que nous traitons aujourd'hui fort irrévérencieusement, l'obligea à céder sa chaire du haut de laquelle il avait si longtemps lancé de mémorables apophtegmes.

L'indépendant Cyrano, alors âgé de quatorze ans, eut à pâtir de cette humeur. Il s'éleva, dès son arrivée, des discordes qui le mirent en défaveur, et de vertes corrections lui furent appliquées. C'était tomber de Charybde en Scylla. Cependant son intelligence s'étant avivée dans le milieu nouveau où le jetait l'aveuglement paternel, il jugea plus spirituel de satisfaire ses rancunes intimes par le ridicule de l'épigramme que par de vaines révoltes. De cette colère contenue naquit *Le Pédant joué.*

Cyrano, avec son impertubable audace, ne

s'était pas même imposé le devoir de travestir ce pédant dont les constants reproches l'irritaient. De Grangier il fit Granger, ennuyeux imbécile latinisant ou hellénisant avec une grâce proboscidienne et un à-propos frisant le coq-à-l'âne. Granger fut professeur et abbé; Granger fut avare, emporté, luxurieux. Bref, le personnage devint si transparent que la jeunesse entière émit un formidable éclat de rire et célébra la louange du jeune écrivain qui, sous une impulsion vindicative, produisait une œuvre de réel mérite.

La postérité, si sujette aux erreurs, a même confondu les deux personnages, et le principal persécuteur est indifféremment nommé Grangier ou Granger dans les livres de littérateurs autorisés.

Molière, qui transporta quelques scènes du *Pédant Joué* dans les *Fourberies de Scapin*, collabora, à cette œuvre vengeresse. Cyrano et Poquelin se voyaient sans doute au Collège Royal « où Grangier attirait de nombreux auditeurs, comme *lecteur-professeur du roi en la langue latine.* » Tous deux haïssaient également le pédantisme et l'afféterie. Ils avaient

pu se faire de mutuelles confidences et s'entendre pour dépopulariser l'universitaire récalcitrant.

Quoi d'extraordinaire alors que, Cyrano mort, Molière reprit à l'œuvre ancienne et oubliée déjà, les traits qu'il lui avait donnés? C'était son droit strict, et dans une collaboration où les deux parties n'ont pu préciser la mesure de leur travail, il est difficile d'attribuer à Molière ou à Cyrano le fameux : *Que diable allait-il faire dans cette galère?* Molière avait, je pense, assez de talent pour le trouver? Cependant M. Rostand, toujours instruit par quelque immatérielle suggestion, en décore libéralement son héros. C'est trancher les choses de façon assez autoritaire et, peut-être, parer le geai des plumes du paon.

Comme conséquence de cette erreur, M. Rostand met dans la bouche de Le Bret ces paroles :

Molière te l'a pris!...

A quoi Cyrano, demi-mort, répond :

Chut, chut, il a bien fait!...

Eh! bien, non! Jamais Cyrano, l'ennemi des pilleurs de pensée, l'adversaire inné de tout ce

qui choquait son indépendance et sa fierté, n'eut répondu avec cette plate résignation.

« Beaucoup de nos modernes, dit Le Bret, dans sa préface aux œuvres, ne lui semblaient que les échos d'autres sçavans, et beaucoup de gens passent pour très doctes qui auraient passé pour très ignorants si des sçavans ne les avaient précédez. De sorte que quand je lui demandais pourquoy donc il lisoit les ouvrages d'autruy, il me répondoit que c'étoit pour connoître les larcins d'autruy; et que s'il eût été juge de ces sortes de crimes, il y auroit établi des peines plus rigoureuses que celles dont on punit les voleurs de grands chemins, à cause que la gloire étant quelque chose de plus précieux qu'un habit, qu'un cheval et même que l'or, ceux qui s'en acquièrent par des livres qu'ils composent de ce qu'ils dérobent chez les autres, étoient comme des voleurs de grands chemins qui se parent aux dépens de ceux qu'ils dévalisent, et que si chacun eut travaillé à ne dire que ce qui n'eût point été dit, les bibliothèques eussent été moins grosses, moins embarrassantes, plus utiles, et la vie de l'homme (quoyque très courte) eut presque suffi pour lire et sçavoir toutes les bonnes choses; au

lieu que pour en trouver une qui soit passable il faut en lire cent mille, ou qui ne valent rien ou qu'on a luës ailleurs une infinité de fois, et qui font cependant consommer le temps inutilement et désagréablement. »

D'autre part, Cyrano écrivait contre un certain Beaulieu, pilleur de pensées, une lettre où l'on trouve ces phrases : « Pour moy, ce qui m'offense en mon particulier (car vous savez que j'ai un esprit vengeur de torts et fort enclin à la justice distributive) c'est de voir qu'il attribue à son ingrate imagination les bons services que lui rend sa mémoire, et qu'il se dise le père de mille hautes conceptions dont il n'a été tout au plus que la sage femme...

« Il y eut jadis une déesse Echo; celui-ci, sans doute, en doit être le dieu; car de même qu'elle, il ne dit jamais que ce que les autres ont dit, et le répète si mot à mot que, transcrivant l'autre jour une de mes lettres (il appelait cela composer), il eut toutes les peines du monde à s'empêcher de mettre : « Votre serviteur Beaulieu », parce qu'il avait au bas :

« *Votre serviteur*,

« DE BERGERAC. »

Et cette lettre dont certaines phrases visaient peut-être Corneille à qui Cyrano reprochait d'avoir emprunté quelques vers de son *Agrippine :* (1) « Mais cependant il parle autant que tous les livres, et tous les livres semblent n'avoir parlé que pour lui. Il n'ouvre jamais la bouche que nous n'y trouvions un larcin; et il est si accoutumé à mettre au jour son pillage que, même quand il ne dit mot, c'est pour dérober cela aux muets.

« S'il a dans la tête beaucoup de vuide, on luy doit pardonner, puisqu'il n'a pas été possible à la Nature de la remplir avec le tiers d'une âme raisonnable. En récompense, il ne la laisse pas dormir, il la tient sans cesse occupée à dérober quelqu'un ; et ces grands philosophes qui croyoient s'être mis, par la pauvreté qu'ils professoient, à couvert des impôts et des contributions, luy doivent par jour chacun, jusqu'au plus misérable, une rente de dix pen-

(1) Voici une phrase du *Pédant Joué* que l'on peut aisément rapprocher du fameux vers de Corneille :

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes.

GÉNÉVOTE. — *Les rois, pour être rois, ne cessent pas d'être hommes...*

sées ; et ce Maltôtier de conceptions n'en laisse pas échapper un qu'il ne le taxe aux aisez, selon l'étendue de son revenu. Ils ont beau se cacher dans l'obscurité, il les sait bien trouver et les fait bien parler françois. Encore ont-ils le regret de voir souvent confisquer leurs œuvres tout entières quand ils n'ont pas le moyen de payer leur taxe. Mais il continue ses brigandages en sûreté, car il sait que la Grèce et l'Italie, relevant d'autres princes que du nôtre, il ne sera pas recherché en France des larcins qu'il aura fait chez eux. Je crois même qu'il pense, à cause que les Payens sont nos ennemis, ne pouvoir rien butiner sur eux qui ne soit de bonne guerre. Voilà, monsieur, ce qui est cause que nous voyons chaque page de ses écrits être le cimetière des vivants et des morts... »

Et encore des pages, pleines d'invectives, où Beaulieu et ses acolytes sont traités de filous et de faussaires.

*
* *

Après cette sorte d'approbation au soi-disant

emprunt de Molière, le Cyrano de M. Rostand interroge anxieusement Ragueneau :

La scène, n'est-ce pas, produit beaucoup d'effet ?

L'auteur de la *Samaritaine* n'a pas su, sans doute, que le *Pédant Joué* ayant eu les honneurs de la rampe, il avait pu en juger par lui-même. Une première officieuse eut lieu avant l'officielle première de l'Hôtel de Bourgogne, datée, celle-ci, dans les anthologies du théâtre français de 1654. Ce fut du temps même que Grangier pontifiait dans sa chaire latine. Les écoliers avaient à se ressouvenir pour mieux tenir leur rôle des horions reçus et des décades avalées. Des jeunes hommes de familles honorables se réunissaient souvent ainsi, sans que cela impliquât pour eux le déshonneur, inséparable du métier de comédien au XVIIe siècle, et interprétoient des comédies ou des tragédies. Le spectacle était gratuit : on divertissait le public avec son propre divertissement. Ainsi se forma l'*Illustre Théâtre*.

*
* *

Cyrano se plaint ensuite de n'avoir été que

l'instigateur de choses que d'autres ont exécutées :

Oui, ma vie
Ce fut d'être celui qui souffle, — et qu'on oublie
(à Roxane)
Vous souvient-il du soir où Christian vous parla
Sous le balcon ? Eh ! bien, toute ma vie est là :
Pendant que je restais en bas, dans l'ombre noire,
D'autres montaient cueillir le baiser de la gloire !...
C'est justice, et j'approuve au seuil de mon tombeau :
Molière a du génie et Christian était beau !...

La Mort donne quelquefois aux hommes la perception des choses futures. C'est à ce phénomène sans doute que le Cyrano de M. Rostand doit de prévoir le génie de Molière. *L'Etourdi*, que celui-ci venait de composer et de jouer à Lyon, n'avait pas les qualités nécessaires pour qu'on puisse prédire l'éclat prochain du génie de Molière. D'ailleurs, Cyrano ne pouvait connaître cette œuvre, même de nom, puisque la renommée des essais de Molière ne vint aux oreilles des parisiens que vers 1657 ou 1658, et cela décida le roi, ennuyé des redondances emphatiques de l'Hôtel de Bourgogne, à protéger les débuts de l'*Illustre Théâtre*.

*
* *

Cyrano dit plus loin à Roxane :

J'ignorais la douceur féminine. Ma mère
Ne m'a pas trouvé beau. Je n'ai pas eu de sœur.

Les mères éprouvent généralement à l'égard de leur progéniture un sentiment tout à fait contraire. Je suis désolé de ne pas partager l'avis de M. Rostand, mais je serais étonné que Mme de Cyrano n'ait pas trouvé à son fils le plus admirable nez de France et de Navarre.

Pas de sœurs, Cyrano ? M. le vicomte de Poli l'en gratifie d'une ; le doux bibliophile Jacob de deux et de deux frères ; M. Pierre Brun, enfin, de deux et de quatre frères. Je regrette de ne pouvoir en ajouter à la liste. On aimerait assez créer en ce siècle de dépopulation.

*
* *

Cyrano était brave. Les hommes d'une grande bravoure ont toujours eu crédit auprès des femmes. Au Moyen Age, les chevaliers illustres vivaient dans une atmosphère d'admiration et d'amour. Au XVIIe siècle, les généraux célèbres comptèrent par centaines leurs succès d'alcôve.

Oyez ce que Tallemant des Réaux raconte du maréchal de Gassion, grand admirateur de Cyrano, brave à trois poils qui venait de combattre en paladin ! « Il y eut un avocat qui se jeta à genoux devant lui et lui dit, en montrant des dames du nombre desquelles était sa femme, qu'il n'y en avait pas une qui ne voulut avoir un petit Gassion dans le corps pour servir le roi et la patrie. A son hôtellerie, il trouva tant de gens qu'il fut longtemps sans pouvoir gagner sa chambre, et le soir, des dames bien faites et bien accompagnées, le vinrent voir chez un gentilhomme du pays, nommé Guerchy. Il les salua vergogneusement, car il n'y eut jamais homme moins né à l'amour. La première, qui était femme d'un conseiller, et l'une des plus jolies de la ville, lui dit : « J'ai plus de joie que vous m'ayez baisée que si on m'avait donné cent mille livres. — Que diable feriez-vous donc, lui dit Guerchy, s'il vous avait ..... ? »

Donc, Cyrano, brave jusqu'à la folie et rendu célèbre par des duels consécutifs, dut trouver un accueil enthousiaste auprès des femmes. De ses aventures de jeunesse, nous ne connaissons rien. Nous présumons seulement qu'il dut

adresser son amour à des ribaudes pour qui les lettres sont des énigmes et qui n'imaginent pas qu'on puisse montrer autrement que par la vigueur des actes l'ardeur d'une passion. M. Lacroix prétend qu'il garda de ces liaisons un *souvenir cuisant et continu* qui l'obligea à vivre plus tard dans l'abstinence. Mais comme il me paraît flagrant qu'il y eut dans sa vie deux périodes, l'une violente, emportée, furieuse, où l'on ne spiritualise pas, où l'on prend au hasard des rencontres, la période de jeunesse, vibrante, inconstante, affamée de plaisir; puis la période apaisée où l'on devient éclectique et méditatif, où l'on éprouve le besoin constant d'échanger des pensées, de causer amicalement, quitte à oublier, à certaines heures de trouble où la chair triomphe, les extases morales, je me demande anxieusement de telle servante de cabaret borgne ou de telle mondaine vicieuse, laquelle lui laissa ce souvenir *aigu* de son amour. Vous me permettrez de ne rien diagnostiquer.

N'ayant point consacré, à l'instar de M. Pierre Brun, les sept meilleures années de ma vie — ce qui m'amènerait quasi dans l'enfance balbu-

La terre me fut importune.
Je pris mon essort vers les Cieux,
J'y vis le Soleil et la Lune.
Et maintenant j'y vois les Dieux.

tiante — à connaître celle de Cyrano, je ne vous dirai point le nom de ses bien-aimées. Ceci n'est point par discrétion, la discrétion, en la matière, étant devenue un défaut, mais par simple désintéressement. Puis il ne me plaît guère d'être assimilé à ces nettoyeurs d'alcôve qui vous détaillèrent les faiblesses sexuelles de la bien nommée baronne du Devant, et vous représentèrent en posture érotique la désolée Mme Desbordes-Valmore. Enfin, comme les amantes de Cyrano ne furent point des Béatrix ou des Laure, et que le seul fait de les avoir aimées ne les immortalisa pas, les mémorialistes, tous injustes ou imposteurs à son égard, n'en mentionnèrent point les noms.

O vieille pie de Tallemant ! qu'avais-tu fait de ta verve ?...

Les maîtresses des hommes illustres ne montèrent pas toujours en leur compagnie dans le char de la célébrité. Il y eut même dans la notoriété de ces amoureuses d'étranges anomalies. La Duparc, actrice de la troupe de Molière, devint célèbre pour avoir été successivement aimée par le grand comique, par Corneille, La Fontaine, Racine, et n'avoir cédé — dit-on —

qu'à ce dernier. Mme de Contades, se donnant à Corneille dans l'espoir chimérique que son nom passerait à la postérité, resta presque entièrement ignorée.

Pourtant, les mémorialistes se délivraient aisément du mal des scrupules. On entendait l'amour d'assez bizarre façon chez nos aïeux. On racontait ses affaires et les affaires d'autrui. Qui ne sait ainsi que Mme de Guéméné — et tant d'autres ! — convola en injustes noces avec le cardinal de Retz, et que l'austère cardinal de Richelieu faisait ses délices de Ninon ?

M. Rostand a sans doute dû bien rire en écrivant ces trois vers :

Plus tard j'ai redouté l'amante à l'œil moqueur
Je vous dois d'avoir eu, tout au moins, une Amie...
Grâce à vous une robe a passé dans ma vie.

Et il y a de quoi, vraiment. C'était donc à des personnes imaginaires que Bergerac adressait les lettres d'amour qui forment une partie de son œuvre? J'aime à croire qu'il n'emporta pas dans l'autre monde ce dont il est devenu si facile de se débarrasser ici-bas. Ou alors il serait plus benêt que Nicaise.

Le Bret ne cache pas qu'il se livra, dès son jeune âge, à la débauche. Et comme il aimait peu les orgies d'où l'on sort la tête lourde et le corps las, Cyrano dût inévitablement se donner à la débauche génésique. Or, n'étant pas, malgré son excentricité, homme à cultiver l'Ephestionnat, nous sommes bien obligés de conjecturer qu'une robe — au moins une, M. Rostand — passa dans sa vie, ne fût-ce que pour cueillir ce que l'excellent M. Arouet appelle : *la fleur* et le délicat Parny : *la chose*...

J'ai dit que sa vie amoureuse eut, à mon humble avis, deux périodes. La période apaisée est, à tous égards, la plus intéressante. D'elle datent, sans doute, les *Lettres d'Amour* qui nous restent, lettres écrites le plus souvent sans espoir, par plaisir pur de subtiliser. Ce Cyrano amoureux est le Cyrano précurseur ou contemporain de l'*Homme aux entretiens pointus*. Les femmes rencontrées pendant sa jeunesse l'aimèrent pour son courage et ses rodomontades. Les femmes rencontrées dans son âge mûr apprécièrent surtout l'exquisité de ses sentiments. Il avait étudié sous Gassendi, et Gassendi disait : « Les belles poésies qu'on apprend

et qu'on récite souvent, entretiennent l'esprit dans une certaine élévation qui ennoblit le style de ceux qui écrivent et inspire de grands sentiments. » Cette sereine et éclairée philosophie, ces conseils sages développèrent en Cyrano le désir de chercher la vérité et l'honnêteté dont Bernier fait le fond de la philosophie de Gassendi. La vérité et l'honnêté, Cyrano pensa les trouver dans un commerce amical avec la Femme, celle qui pense et qui sent, celle qui est vraiment la reine, la déesse. Il possède tout ce qu'elle demande à ce sigisbéisme affectueux et quelquefois favorisé : une éclatante renommée de guerrier, une impeccable noblesse ancestrale, un esprit original, des connaissances diverses, une émotion communicative. Il devint dans l'intimité des ruelles, avec, pourtant, une finesse plus pénétrante et aussi moins d'aristocratique retenue, le prototype de ce chevalier de Valois dont Balzac trace un si amoureux portrait. Son grand malheur fut sans doute de sacrifier les lois de l'étiquette aux brutales exigences de la sincérité, et de ne pas assez comprendre que la vérité et l'honnêteté sont ici-bas des mots élastiques.

Ses *Lettres d'Amour* et toute son œuvre, d'ailleurs, pourraient avoir comme épigraphe le fameux passage de sa lettre à M. de Gerzan sur son *Triomphe des Dames :* « Ce qui m'étonne, à la vérité, c'est que vous ne leur avez pas mis en mains pour nous détruire, les armes ordinaires. Vous n'avez point cloué des Etoiles dans leurs yeux ; vous n'avez point dressé des montagnes de neige à la place de leur sein ; l'or, l'ivoire, l'azur, le corail, les roses et les lys, n'ont point été les matériaux de votre bâtiment..... » Voici la profession de foi de l'intraitable ennemi du banalisme.

Cyrano pourtant, subit l'influence du double courant qui agit sur la littérature du XVIIe siècle. Par son horreur de la banalité, il fut amené à s'assimiler l'esprit précieux qui lui permettait d'exprimer plus originalement ses pensées et de se débarrasser des lieux communs du langage courant. Mais son tempérament, son caractère le portaient à favorablement accuillir le burlesque qui faisait échec à la préciosité et dont ses amis personnels, Saint-Amant et Dassoucy, usaient et abusaient. Il eut alors un style composite où des vulgarités

ordurières heurtèrent de subtiles métaphores. Il fut l'amant de l'hyperbole comme il avait été successivement l'amant de toutes choses en discordance avec les ordinaires conceptions humaines. Ce fut avec clairvoyance, quelquefois, qu'il contredit l'opinion générale, l'opinion des Brahmes, dirait Pailleron. Tout le monde sait, par exemple, que lès chevelures rousses étaient en défaveur au XVIIe siècle (1). Un des premiers griefs des ennemis de Molière, particulièrement de Le Boulanger de Chalassay, contre Madeleine Béjart, est l'opulente cheve-

(1) On pourrait à juste titre s'étonner du discrédit jeté sur les femmes rousses lorsqu'on connaît l'histoire de la rousse Mlle Paulet, fille du fameux financier Paulet, « jolie, teint admirable, taille fine, dansant bien, jouant du luth, chantant mieux que personne de son temps » et qui eut pour amants successifs ou simultanés MM. de Guise, de Chevreuse, le Dauphin, Henri IV, le chevalier de Guise, de Bellegarde, de Termes, de Montmorency, Godeau, évêque de Grasse, le cardinal de la Valette, Dubois, docteur en théologie, Bodeau, marchand linger, le commandeur de Sillery, un conseiller à la Cour, Bordier, poète des ballets royaux, le prévot Saint-Brisson-Seguier, etc... etc... Somaize déclare les rousses tout aussi capables de donner l'amour que les brunes et les blondes et ajoute qu'elles possédent, ce qui n'est pas à dédaigner, une extrême blancheur de teint et une extrême vivacité d'esprit.

lure rousse de celle-ci. Donc, Cyrano détruira ce préjugé. C'est de l'extravagance et peut-être ne réussira-t-il pas à infirmer cet inexplicable mépris des chevelures ensoleillées. Peu lui importe ! L'incertitude du succès lance cet adorateur du soleil en pleine mêlée rousse. Dans sa *Lettre à une Dame rousse*, sa dialectique met au service d'un paradoxe les ressources scientifiques les plus diverses. Sa plume est trempée dans un soleil couchant ; elle écrit des flamboiements ; elle secoue une multitude d'étincelles stellaires qui viennent auréoler cette bienheureuse Dame rousse aussi parfaitement que peut l'être dans ses aurores boréales la Madone des neiges.

Les lettres d'amour de Cyrano sont un peu... *pommadines*. Bien qu'il m'y semble assez facétieux et que son manque de conviction y soit apparent, je crois qu'il dut satisfaire les désirs moraux des plus délicates. Le mélange de force, de hardiesse et de subtilité qui constituait son esprit lui donnait une supériorité évidente sur les hommes futiles de son siècle. Peut-être a-t-il voulu se jouer dans ces quelques épistoles d'amour des péronnelles qui les accueillaient,

parmi lesquelles nous trouvons une certaine Mlle de Saint-Denis. A part de rares exceptions plus loin signalées, la séduction musicale de la tendresse réelle y fait place à des gymnastiques de mots. Les phrases se noient dans un sentimentalisme *urfique*, très en honneur à cette époque. Elles sont un alliage de pensées sombres : mort, sanglots, consumation, cimetières, etc. Cyrano y fait voltiger ce que nos romantiques appelleront « leurs papillons noirs ». Cependant ce sentimentalisme prend sous sa plume une allure particulière. Il s'accroit d'une raillerie et d'un persifflage qui sont les conséquences de la tournure spéciale de son caractère. Cette raillerie et ce persifflage contribuent à faire naître un doute sur sa sincérité. Et comme, très perspicace, il sent nettement l'impression que produiront les développements caustiques de ses pensées, il atténue par des excuses anticipées un défaut dont il ne peut se corriger. « Vous ne croyez peut-être pas que je parle sérieusement : si fait, en vérité ; et je vous proteste, si je ne vous vois bientôt, que la bile et l'amour me vont rôtir d'une telle sorte, que je laisserai aux vers du cimetière l'espérance d'un maigre déjeuné. »

Le sujet le plus puéril lui est le plus agréable à traiter. Il trouve une sorte de plaisir à longuement parler d'événements minuscules. Tous les témoignages d'amitié féminine lui fournissent le thème d'interminables dissertations. Une demoiselle lui envoie-t-elle des bracelets de cheveux, et le voici non seulement lié par le cœur, mais par les bras et ne pouvant conséquemment, dans cette position désavantageuse, se défendre contre le péril d'amour qui le menace.

Qui croirait ce bretteur éternellement en ignition, comme les Démons de Bodin ? Il s'appele lui-même « l'amant Salamandre » et se déclare dès ce monde « consumé », consumé au point « que je n'oserais marcher dans les rues embrasé comme je suis, que les enfants ne m'environnent de fusées, parce que je leur semble une figure échappée d'un feu d'artifice ; ni à la campagne, qu'on ne me prenne pour un de ces Ardens qui trainent les gens à la rivière. » Un éloignement provoque cette consumation terrifiante. Cyrano déplore souvent dans ses *Lettres* cette fatalité des séparations. Et comme il est fort sujet à des sensi-

bleries de style, il pense émouvoir la Dame lointaine en lui contant par quels martyres il passe. Sangloter comme un damné dantesque lui est aussi aisé qu'allonger une botte mortelle. « N'avez-vous pas fait deux alambics de mes deux yeux, par où vous avez trouvé l'invention de distiler ma vie et de la convertir en eau toute claire ? » J'ai dit que l'éloignement suscitait souvent l'épanchement lacrymal de Bergerac. Tandis que la Dame de ses pensées règne sur les cœurs poitevins, il se lamente à Paris et dolemment chante sa peine. Et si violente est cette douleur que le bon poète ne pourra supporter longtemps son acuité. C'est pourquoi il se décide à mourir, la mort étant, en l'occurrence, le seul remède à la cruauté de son destin. « Je vous prie de consoler mes amis de la perte qu'ils font, à cause de vous, et que si vous souhaitez me mander quelque chose vous adressiez vos lettres au cimetière de Saint-Jacques, c'est là que votre messager aura de mes nouvelles (1). » Cyrano se complaît parmi

(1) J'ai le regret d'apprendre à M. Pierre Brun, dont je viens, aujourd'hui, 30 septembre 1898, de recevoir le volume,

les tombeaux. Le séjour dans les cimetières lui paraît agréable parce qu'il est sûr de rencontrer en l'autre monde les inhumaines de celui-ci et que le triomphe sera là-haut facile et définitif.

Certains passages de ses *Lettres d'amour* ont la physionomie de clichés tirés des manuels tendres. Il fait resservir, pour une nouvelle femme, après remaniement, les phrases qui ont enchanté l'ancienne : « Cette belle grande Ame élevée dans un Ciel, si fort au dessus de la raisonnable, et si proche de l'intelligible, qu'elle en possède eminemment tout le beau, et je diroi même beaucoup du Souverain créateur qui l'a formée, si de tous les attributs, qui sont essentiels à la perfection, il ne manquoit en elle celui de miséricordieuse » est transformé ainsi : « Vous êtes quelque chose au milieu du raisonnable et de l'intelligible, si de tous les attributs qui sont nécessaires à la perfection du premier être, et qui vous sont

---

Savinien de Cyrano-Bergerac, sa vie et ses œuvres, que la lettre *Regret d'un éloignement*, inédite à son avis et insérée comme telle dans l'appendice de son livre, a été publiée en 1709, à Amsterdam, dans l'édition des œuvres de Cyrano, de Jacques Desbordes, par lui signalée.

essentiels, celui de miséricordieuse ne vous manquoit ». Et cette simple phrase : « l'homme a deux trépas à souffrir sur la Terre, celui d'Amour et celui de Nature » allongée comme suit : « l'homme a deux trépas à souffrir sur la Terre ; l'un violent qui est l'Amour, l'autre naturel qui nous rejoint à l'indolence de la matière ».

A en juger par deux lettres adressées, ce semble, à la même femme, puisqu'une aventure identique y est relatée, on peut conclure que Cyrano ne se met quelquefois pas en frais d'invention ou qu'il tient étrangement à la tournure de certaines phrases que Mascarille n'eut pas désavouées : « Vous sçavez que je n'avois encore aucune connaissance des fers où le Ciel m'avoit condamné, lorsqu'à la pêche je vous vis la première fois. Certes, le hazard eut été bien grand, que, si proche des filets, je n'eusse pas été pris..... Je la baisai (une certaine lettre adressée par la dame à Cyrano) et m'imaginois en la baisant baiser votre esprit même duquel elle étoit l'ouvrage » n'est qu'une contrefaçon maladroite de ceci : « Mais admirez les mouvements de cette prédestination ; ce fut

à la pêche que je vous rencontrai. Les filets que vous dépliâtes en me regardant, ne vous annonçoient-ils pas ma prise ?..... Je la baisay avec beaucoup de tendresse et je m'imaginois, en pressant mes lèvres sur votre chère Lettre, baiser votre bel esprit dont elle est l'ouvrage ».

J'imagine que les femmes gratifiées, à brève échéance, de ces reproductions, durent difficilement s'apitoyer sur les tourments d'un amant à ce point stérile. Aussi les doléances de Cyrano sont-elles continuelles et composent-elles la presque totalité des *Lettres d'Amour*.

Si la femme dont Cyrano veut être le chevalier récuse son affection, il donne cette dernière comme la réalisation d'un enchaînement de projets obscurs : « Cette connaissance imprévue est une suite de l'ordre qui compose l'harmonie de l'Univers ; et c'étoit une nécessité prévue au jour natal de la Création du monde que je vous visse, vous connusse et vous aimasse. Mais parce qu'il n'y a point de cause qui ne tende à une fin, le point auquel nous devions unir nos Ames étant arrivé, vous et moi tenterions en vain d'empêcher notre destinée ». Il plaide sa cause avec une éloquence de rhéteur

et une érudition malheureusement trop vaste, car elle atténue l'effet de certaines mignarderies si savoureuses chez les poètes de la Pleïade.

Une autre fois, pour triompher du dédain de l'inhumaine, il use d'un subterfuge habile ; il lui fait entrevoir quels remords hanteront ses rêves, dans l'avenir. Et, diversifiant le sens intrinsèque du fameux sonnet de Ronsard, il écrit : « Un jour, quand on vous demandera qui j'étois, vous ajouterez aux larmes que l'humanité forcera vos yeux de donner, un petit soulèvement d'estomach aux mânes d'une personne qui vous a tant aimé. Ah ! si ce bonheur accompagne mes cendres, que les pierres de mon tombeau seront légères dessus elles !.... »

Mais les plaintes et les reproches dominent dans ces chansons du cœur : « Je vous écris avec du sang, barbare, afin que vous baigniez vos yeux dans la source de ma vie ». Ce prélude mélodramatique serait peut-être réjouissant s'il n'était suivi d'une petite symphonie sanguine harmonieusement agencée, mais du plus froid effet émotif et qui sûrement ne ramènera pas vers Sathan, dont Cyrano présente l'image ressemblante, la cruelle, en train, dit la

Lettre, de se convertir. Quand nul plaidoyer n'a attendri celle qui le fuit « pour eviter une rencontre funeste », il l'avise de sa mort avec une imperturbable audace : « Oui, Madame, je suis mort » et attend des nouvelles sans plus s'inquiéter. Souvent, le blasement vient et il déplore que l'Amour puisse encore faire tressaillir son cœur affaibli : « Je m'enquète aux plus habiles de ma connaissance d'où vient cette maladie ; ils disent que c'est l'Amour, mais je ne le puis croire à cause que ceux de mon âge ne sont guères travaillez de cette infirmité ».

Toutes ces plaintes, ces larmoiements, ces reproches sont d'ailleurs sans conséquences ultérieures ainsi que cette éternelle menace de mourir consumé. Cyrano sacrifie aux usages épistolaires de son époque et évalue lui-même l'importance de ses épanchements dans cette phrase extraite desdites *Lettres d'Amour* : « C'est la coutume qu'un Héros meure debout et un amoureux en se plaignant. »

L'exode de Cyrano vers la province lui est toujours néfaste. Parlerai-je de cette inconnue

« aussi belle qu'Alcidiane » comparable au soleil et dont le chateau est inaccessible, même à ses lettres « pleines de soumissions et de respects ? » C'est en province qu'il l'a rencontrée ; il lui parle « tous les jours en esprit » et la supplie d'être « accessible aux témoignages de vénération » qu'il a dessein « de lui rendre ». « Vous sçavez, ajoute-t-il, que les Dieux reçoivent favorablement la fumée de l'encens que nous brûlons ici-bas, et qu'il manqueroit quelque chose à leur gloire, s'ils n'étoient adorés : Ne refusez pas de l'estre ; car si tous leurs attributs sont adorables, puisque vous possédez très éminemment les deux principaux, la sagesse et la beauté, vous me feriez faire un crime, si vous m'empêchiez d'adorer en votre personne le divin caractère que les Dieux y ont imprimé. » Cet homme serait fort malheureux s'il était sincère. Mais l'on me permettra de certifier que la seule imagination brûle. D'ailleurs Cyrano ne se contente pas d'aimer les femmes à peine entrevues et dont il n'a qu'un éblouissant souvenir. Il lui faut la gloire des Geoffroy Rudel et des André de France. Je le vois contant à la lune, que fait sourire sa douce folie, les an-

goisses de son âme pour une inconnue dont on a, devant lui, vanté la beauté et l'esprit.

Segnour, tenes my per veray
L'Amour qu'ay vers ella de luench
Car per un ben que m'en esbay
Hay mille mals, tant soy de luench (1).

Moins fou cependant que ses devanciers, Cyrano n'ira point mourir sur la terre lointaine où gîte son inconnue. Mais il écrira. Un voyage eut été l'indiscutable preuve de sa sincérité. Un écrit est l'indiscutable preuve de sa tiédeur. Cependant, à l'en croire, des flammes vives échauffent son cœur et le cimetière — toujours le cimetière! — recevra bientôt ses os consummés. Et cela parce que « la personne qui me parla de vous, fit de vos charmes un tableau si achevé que tant que dura le travail de son chef-d'œuvre, je ne pus m'imaginer qu'il vous peignait mais qu'il vous produisait. Ça été sur sa caution que j'ai capitulé de me rendre; ma lettre en est l'otage. »

J'ai montré jusqu'ici Cyrano, aimable comé-

(1) Jaufred Rudel.

dien d'amour, trouvant dans son talent d'écrivain assez de ressources pour simuler une passion absente. Je vais maintenant le montrer haletant, enfiévré, sincère — et l'on remarquera que de ses phrases se sont quasiment évadées les pointes coutumières : « Je ne te vois qu'à demi parce que je t'aime trop, écrit-il ; et tu penses me voir trop parce que tu m'aimes qu'à demi. Viens chez moi tout à l'heure, si tu veux convaincre de mensonge l'appréhension que j'ai de ne te voir jamais. Il y a déjà un jour que nous ne nous sommes vus. Un jour, bons dieux ! Ah ! je ne le veux pas croire, ou bien il faut me résoudre à mourir. Penses-tu donc m'avoir laissé dans le cœur ton image assez achevée, pour se reposer sur elle de tout ce qu'elle me doit promettre de ta part ? Il est vray qu'elle y est peinte fort bien : mais je n'oserais la présenter à mes yeux, parce que je m'imagine qu'il la faudrait tirer de mon cœur, et je ne sçay si je l'y pourrois remettre sans toy. Je voy bien maintenant que je ne suis pas un soleil, comme tu m'as très souvent appellé ; car les cadrans ne s'accordent pas au compte que je fais des heures ; j'en compte mille de-

puis ta cruelle absence de chez nous. Cependant tu ne regardes l'horloge que pour y apprendre l'heure de ton dîner, sans te soucier si celle que tu souhaites ne sera point peut-être ma dernière ; ou quand tu viendras faire de belles excuses, si tu me trouveras en vie pour les écouter. »

J'ai reproduit tout entière cette lettre pour inculquer en M. Rostand l'idée que des relations intimes unissait Cyrano à cette absente impitoyable. Il aurait également pu se convaincre de la défloration de Cyrano en lisant le passage d'une autre lettre où celui-ci parle « de l'aimable douceur d'une peau bien unie » et dont il a apprécié par « la déposition des mains » les voluptueuses finesses.

L'amour arrache à Cyrano des cris d'admiration, de désappointement, de douleur qui marquent qu'une grande émotivité dormait sous l'élégant et glacé badinage. « Quand je vous aperçus, il me sembla trouver ce beau, à la recherche duquel la Nature pousse tous les hommes. Quand vous parlâtes, je m'écriai : Voilà ce que j'ai voulu dire tant de fois !... » N'était une anatomique anecdote dans laquelle

son cœur, ce « petit souverain » en ignition, lutte contre les autres organes mutinés, cette lettre serait exquise d'adoration extasiée.

Un sentiment impétueux s'exprime par une frénésie de mots : « Je brûle, je tremble, mon poux est déréglé ; c'est donc la fièvre. » Atthis reçut des épîtres analogues de Sapho, la grande Amoureuse grecque, et c'est par un dérèglement de pouls, des brûlures suivies de tremblements qu'elle traduisait des mouvements furieux de sa passion. Cyrano se rencontre avec tous les grands esprits, même en amour ; c'est donc qu'une affinité l'unit à ceux dont l'admiration universelle consacra le génie. L'amertume se manifeste au contraire par des dolences et des lenteurs d'expressions : « A peine eûtes-vous achevé ces paroles trompeuses, répandu quelques larmes perfides et poussé des soupirs artificieux, dont votre bouche et vos yeux démentaient votre cœur, que fortifiant en votre âme un reste de cruautée cachée, vous redoublâtes vos caresses, afin d'éterniser en ma mémoire le cruel souvenir de vos faveurs que j'avois perdues. » Et comme Cyrano souffre profondément, la plus minime marque d'intérêt

le transporte. « Vous me voulez du bien. Ah ! dès la première ligne, je suis votre très humble, très obéissant et très passionné serviteur ! » L'Amour met en lui des élévations inconnues et c'est religieusement, avec toute sa reconnaissance, qu'il écrit : « Bien loin d'avoir perdu le cœur quand je vous fis hommage de ma liberté, je me trouve au contraire, depuis ce jour-là, le cœur beaucoup plus grand. »

Et qu'est ce, au juste, que l'Amour, selon Cyrano ? L'Amour ? « C'est le passage réciproque de deux Ames qui se cherchent pour animer en commun ce qu'elles aiment et dont une moitié ne peut être séparée de la moitié sans mourir. » La définition n'est peut-être pas très claire, mais elle a ce mérite inestimable de montrer quelle haute conception Cyrano avait de ce sentiment et d'évoquer spontanément toutes les épreuves qu'il comporte.

Ce « passage réciproque de deux Ames qui se cherchent » n'indique-t-il pas les préludes de l'Amour, les aspiratious sourdes, les craintes vagues, les frôlements d'êtres qui veulent s'approfondir avant de se donner ? « Animer en commun ce qu'elles aiment » c'est se créer cette

identité d'opinions et de désirs, cette condescendance mutuelle, ce secours constant qui constitueront la sérénité dans l'Adoration. Le plus admirable peut-être de la pensée sus-énoncée, est cette mort dans la séparation. Evidemment Cyrano a souffert du délaissement. Il a éprouvé les tortures de l'être qu'une grande désillusion d'Amour a jeté sans but au gré des matérialismes et des promiscuités de la vie. Il a été l'épave émiettée, après le mat orgueilleux et pavillonné, trempant dans l'azur son aiguille de cuivre. Et c'est pourquoi la Mort lui paraît enviable et nécessaire : elle est la Libératrice !...

Et cependant ce poète qui a tant gémi préconise l'Amour qui fouette l'enthousiasme et stimule l'inspiration : « Brûlons d'Amour ; cette flamme est si douce ! » Il prononce après plusieurs siècles les paroles du grand Ovide :

Tempus erit, quo tu quæ nunc excludisamentum,
Frigida deserta nocte jacebis anus :
Nec tua nocturna frangetur janua rixa,
Sparsa nec invenies limina mane rosa.

J'estime que cet homme est sublime, puisque, le cœur brisé, il bénit la main qui le

frappe et qu'il vante aux générations futures la gloire des souffrances amoureuses...

*
* *

Sous cet homme d'esprit, sous ce prodigieux comédien, il y avait le sensitif, le souffrant, et quels désespoirs lui eussent été réservés s'il avait voué sa vie à cette extravagante Roxane? Toutes les futilités sont assemblées en elle avec tous les resplendissements. Voyez-vous Cyrano, le vrai Cyrano entiché de cette belle poupée qui, par un perfectionnement intérieur, parle du « conseiller des Grâces » avec des révérences Scudériennes. Dans Christian ou plutôt Christophe de Neuvillette, elle n'a vu que l'expression extérieure, agrémentée de cet esprit spécial que l'on cultive au fond des ruelles. Et elle lui donne tout son être pour quelques phrases mièvres.

Et l'on voudrait que Cyrano *sincère* eut ce tempérament, qu'il fit des stations sous les balcons couverts de feuillages, où les jalousies ont des frissons surnaturels et des entrebaillements

extasiés? Non, non, Cyrano parle précieux dans ses lettres et seulement dans ses lettres. La vie le trouve emporté, brusque, entreprenant. Le balcon de Roxane eut été le lit nuptial de Cyrano, si Cyrano eut convoité Roxane. Jamais il n'eut joué ce sot rôle de porte-voix, et lui souffler une péronnelle eut été signer son arrêt de mort, à moins qu'il n'eût résolu de l'aimer par désœuvrement. Le sacrifice de son amour eut alors été chose facile.

Cependant nous aimons cette Roxane adorablement féminine, cette Roxane « dont la douceur des parfums, les attraits de la vue, la mollesse des veſtements, les délices du gouſt, les charmes des oreilles partagoient misérablement l'âme qui semblait eſtre clouée à la chair et livrée en proie à toutes sortes de vanités. » Nous aimons Roxane avec sa nervosité et sa rosserie — que dis-je ! à cause de cette nervosité et de cette rosserie. Puis, elle a le contour radieux, le geste séducteur, toutes les attractions de la Tentatrice. Hommes, pouvons-nous résister à la tentation ?

Donc, personnifiant Cyrano, adorons la Roxane fictive que l'on nous montre; adorons, souffrons

et dévouons-nous; martyrisons-nous par Amour et par Amitié, et lorsque nous aurons subi toutes les tortures, allons mourir comme des demi-dieux, en un couvent dont le merveilleux décor sérénisera notre Ame. La belle Mort! la Mort suave! Mais pourquoi donc cette Roxane, dédaigneuse maintenant des joies mondaines, passée aux feux de la religion, ne sent-elle pas, en le découvrant, la grandeur de notre sacrifice? Pourquoi n'a-t-elle pas, devant l'irréparable, de ces sanglots de regret qui déchirent une poitrine et qui nous donneraient, à nous, un avant-goût de paradis ? Pourquoi ses bras ne se tordent-ils pas de désespoir et ses yeux n'ont-ils pas d'expression hagarde?

Cette épouvantable douleur qui devrait briser l'héroïne de M. Rostand, nous l'attendons en vain. Des cris, des larmes, l'explosion d'un chagrin immense, frénétique, convulsif, voilà qui nous récompenserait de la surhumaine abnégation qui annihila toutes les forces de notre être. Et nous sentons que mourir avec l'angoisse qui nous étreint est plus odieux encore qu'avoir vécu avec le sombre cancer de cet Amour sans espoir.

Et devant cettte inconcevable froideur, nous méprisons cette Roxane dont l'extraordinaire dédain prend vie en un sentiment inconnu des hommes. Et revenant à la véritable Roxane, à Madeleine Robineau que Cyrano chanta peut-être dans sa *Lettre à une femme rousse* et que Christophe de Neuvillette, rude soldat, épousa pour sa beauté et ses nobles sentiments, nous nous prenons d'un tout autre amour, un amour plein d'apaisement triste pour l'ange de douceur et de charité que fut cette femme, devenue, avec les années, monstrueuse de laideur. Et c'est, en effet, celle-là que Cyrano aima simplement, respectueusement, *cousinement*...

*
* *

Les beaux vers que j'ai tout à l'heure critiqués, au point de vue historique, qu'on me permette de les citer encore :

J'ignorais la douceur féminine. Ma mère
Ne m'a pas trouvé beau. Je n'ai pas eu de sœur
Plus tard, j'ai redouté l'amante à l'œil moqueur
Je vous dois d'avoir eu, tout au moins, une amie
Grâce à vous une robe a passé dans ma vie.

Je les veux rapprocher d'un morceau de Verlaine qui chante et qui pleure, et qui évoque toute une vie humaine :

Je suis venu, calme orphelin,
Riche de mes seuls yeux tranquilles
Vers les hommes des grandes villes :
Ils ne m'ont point trouvé malin.

A vingt ans, un trouble nouveau,
Sous le nom d'amoureuses flammes,
M'a fait trouver belles les femmes :
Elles ne m'ont pas trouvé beau.

Bien que sans patrie et sans roi
Et très brave, ne l'étant guère,
J'ai voulu mourir à la guerre :
La Mort n'a pas voulu de moi !...

Toute la philosophie de Verlaine avec son charme poignant et sa résignation est contenue dans ces quelques vers. Il y avait un peu de Cyrano dans Verlaine, le fantasque, le sceptique, l'émotif et le mystique : des sentiments en désaccord et toujours s'accordant ; puis une pointe de finesse triste, un peu d'égarement, un peu de misanthropie, quelque chose qui pourrait s'exprimer par le : Que viens-je faire

dans cette galère de la vie, moi l'incompréhensible et l'incompris? Que viens-je faire, moi, artiste, qui vais me heurter au bourgeoisisme et à la sottise humaine? Voilà pourquoi Verlaine, se posant cette question, a bien souvent déploré d'être :

Suis-je né trop tôt ou trop tard ?
Qu'est ce que je fais en ce monde ?
O ! vous tous ! ma peine est profonde !
Priez pour le pauvre Gaspard !....

Il y a d'ailleurs entre Cyrano et Verlaine plus d'identité qu'on ne le croirait. « Nous devons Pierrot à Cyrano, dit Charles Nodier, Pierrot l'homme du peuple grossièrement dégourdi, Pierrot insouciant du bien et du mal, par principe et par éducation, mais musard, gourmand, narquois, ribleur par occasion et volontiers prêt à mal faire. Pierrot est une créature immortelle. »

Nous devons à Verlaine Pierrot, hanteur de paysages flous, Pierrot de féerie dont la stature grandit tandis que monte le rayon de lune ; Pierrot subtil et narquois ; Pierrot, ribleur par volonté ; Pierrot musicien, qui tire d'une man-

doline des sons d'une pureté de cristal et qui, subitement, par farce, la fait miauler ce large miaulement d'amour qui berçait les nuits du poète, tout là haut, vers Montmartre. Et ce Pierrot artiste fut enfanté un soir où cette lune aimée du pauvre Lélian éclairait ses amours avec quelque Cassandre plus fine que l'ancienne Lisette, plus corrompue aussi, mais non moins joyeuse et attachante.

Outre cette identité de conception, il y a entre Cyrano et Verlaine cet extrême désir de ne point répéter ce qu'ont déjà dit des précurseurs de talent. Verlaine, à chaque heure de sa vie, hurle contre les plagiaires, leur jette dans des polémiques violentes leur vilénie à la face. Aussi s'applique-t-il à ne formuler que des pensées ou transparaît sa personnalité douloureuse.

A Cyrano, à Verlaine, la Nature donna en partage un extraordinaire visage dont les traits se gravent à première vue. Tous deux, sur la fin de leur vie, frappés de calvitie, auréolés de barbes soyeuses et vivaces, possédèrent un air moitié songeur, moitié hurluberlu. La concupiscence sexuelle leur inspira d'incroyables

folies et leur laissa, avec les accidents qui en sont les suites inévitables, cette langueur qu'une gaieté factice s'efforce de dissimuler. Leur athéisme fit place à une subite et extravagante religiosité. Cyrano allait, selon Ménage, « à la messe à la Mercy, à midi, en haut de chausses et en bonnet de nuit, sans pourpoint. » Verlaine, sur les marches de Saint-Roch, demandait publiquement à Dieu pardon des offenses qu'il avait pu lui faire, s'accusait dans un grand trouble d'âme et, avec un repentir sincère, frappait de son crâne chauve le granit, pleurait, et finalement enfantait les sonnets de *Sagesse*.

Tous deux vécurent et moururent misérables. Cyrano, abandonné du duc d'Arpajon ; Verlaine délaissé de tous les vils personnages auxquels il avait dispensé les rayons de sa gloire, acheva l'existence à l'hôpital, parmi les gueux qui, seuls, peut-être, eurent, pour sa détresse, une larme.

Verlaine à peine mort, toutes les plumes de France s'usèrent à célébrer l'harmonie de son vers et la subtilité de sa pensée. L'oublié d'hier eut une renommée posthume ; il détrôna Mus-

set; il fut, à l'égal des plus illustres poètes, encensé, et revécut en effigie.

Cyrano, lui, n'eut pas ce regain de sympathie. De son vivant même, ses livres tombèrent dans le plus grand discrédit; on le lisait en cachette et on n'avouait pas l'avoir lu. Après sa mort, l'oubli serait tombé sur lui comme un suaire si l'amitié vigilante de Le Bret ne s'était vaillamment manifestée. Avant de regagner la province où l'appelaient des obligations, il s'imposa la lourde tâche de rassembler, d'éclaircir et d'éditer les quelques œuvres éparses. Et la tâche fut lourde en ce sens que quelques vautours — jésuites, prétend-on — acharnés à la révision des paperasses posthumes, surent en distraire d'intéressants manuscrits. Pourtant, Le Bret aimait assez son compagnon de jeunesse pour surmonter les difficultés, et conduisit à souhaît l'entreprise de cette reconstitution.

Tous deux, malgré cette union de toute leur vie, cette condescendance aimable, ce soutien fraternel, dorment d'un égal et obscur sommeil. Le temps les a ensevelis dans un même oubli, et les hommes n'avaient jamais essayé de traverser, comme ils ont traversé les glaces polai-

res, les glaces de cette obscurité. Il y avait pourtant dans ce voyage de découverte autre chose qu'une chimère hyperboréenne, autre chose qu'un leurre obstiné. Il y avait la certitude de trouver au bout de l'étape une œuvre talentueuse et hautaine. Ce voyage, M. Rostand l'a entrepris; et, bien qu'il ne l'ait pas mené à bonne fin, pour la subite renommée qu'il a créée à Cyrano, il mérite l'auréole d'un rayon de lune !...

Bordeaux, Mai-Août 1898.

2898-98. — Imp. F. Ducloz, Moutiers (Savoie)

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

ALBERT (P.). — *La littérature au XVIIe siècle.*

BARO (Balthazar). — *La Clorise*, pastorale, 1632.

BERNIER. — *Abrégé de la philosophie de Gassendi.*

BOUGUEREL (R.P.). — *Vie de Gassendi.*

CHAPPUZEAU. — *Théâtre français.*

DASSOUCY. — *Aventures burlesques.*

DESESSARTS — *Les siècles littéraires.*

DUJARRIC-DESCOMBES. — *Le dernier mot sur l'origine parisienne de Cyrano*, avec explication de son surnom de Bergerac.

ENCYCLOPÉDIE *du XIXe siècle.*

EXTRAITS de Charles Beys, Adam Billaut, Boileau, Brossette, Deshoulières, Landine, Linières.

FOURGEAUD-LAGRÈZE. — *Le Périgord littéraire* : Cyrano de Bergerac.

FOURNEL (V.). — *La littérature indépendante et les écrivains oubliés du XVIIe siècle.* (Athenaeum français, 20 mars 1855).

— *Le théâtre au XVIIe siècle.*

FOURNIER. — *Histoire des hôtelleries et Cabarets.*

GARASSE (R. P.). — *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps.*

GAUTHIER (Th.). — *Les Grotesques*, art. Cyrano de Bergerac.

GAZETTES *de Renaudot et de Robinet.*

GUÉRET. — *Le Parnasse réformé.*

ISAMBERT. — *Anciennes lois françaises :* édits et ordonnances de 1635.
JACOB (bibliophile). *Préface aux œuvres de Cyrano de Bergerac.*
— *Bibliographie molièresque.*
JAL (A.). — *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire.*
LE BLANC. — *Notice sur Cyrano.*
LE BRET. — *Préface aux œuvres de Cyrano.*
— — *Lettres.*
LEMAZURIER. — *Galerie historique des acteurs.*
LIVET. — *Précieux et précieuses.*
LORET. — *Muze historique.*
LUCAS. — *Histoire du théâtre français.*
MAROLLES (Michel de). — *Mémoires.*
MENAGE. — *Ménagiana.*
MERCURE FRANÇOIS.
MERILHOU. — *Cyrano de Bergerac.*
MICHAUD. — *Biographie universelle.*
MOLIÈRE. — *Œuvres,* édition Louis Moland.
MONTFLEURY — *Œuvres.*
MORERI. — *Dictionnaire historique.*
NICÉRON — *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres.*
NODIER (Ch.). — *Bonaventure Despériers - Cyrano de Bergerac.*
PARFAIT (frères) — *Histoire du théâtre français.*
PINART. — *Chronique historique militaire.*
POLI (Vte. de). — *Dictionnaire héraldique.*
SOMAIZE. — *Dictionnaire des précieuses*
TALLEMANT DES RÉAUX. — *Historiettes.*
TITON DU TILLET (E.). — *Le Parnasse français.*
TRISTAN L'HERMITTE. — *Œuvres.*
VAPEREAU. — *Dictionnaire des littératures*
VITU (A.). — *Conférence du théâtre de la Gaieté.*

UNIV. OF MICHIGAN,
MAY 1 1913

Achevé d'imprimer
le 13 mai mil neuf cent trois
sur les presses de François DUCLOZ
imprimeur
à MOUTIERS (Savoie)

PARIS, 1889,
Exposition universelle, Médaille de Bronze

ALBERTVILLE, 1891,
Exposition artistique et industrielle,
Médaille de Vermeil

ANNECY, 1892,
Exposition industrielle, Médaille d'Or

AMSTERDAM, 1892,
Exposition internationale du Livre
(Collectivité Française),
Grand Diplôme d'honneur

PARIS, 1894,
Exposition internationale du Livre
Médaille d'Or

LYON, 1894,
Exposition universelle, Médaille d'Or

CHAMBÉRY, 1896,
Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts
de Savoie *(Fondation A. Metzger)*,
Médaille d'Or

BRUXELLES, 1897,
Exposition universelle, (Collectivité Française)
Diplôme de Grand Prix
Médaille d'Or

BRUXELLES, 1897,
Exposition universelle, Médaille d'Or

TURIN, 1898,
Exposition nationale, Diplôme de Mérite

PARIS, 1900,
Exposition universelle, 2 Médailles d'Argent